



HEURES

DE

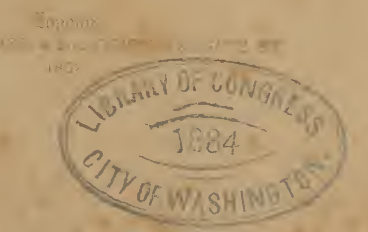
RECREATION.



ŒUVRES DE VOLTAIRE

Hilaire Léon Sazerac
SA





A

MADAME

LA BARONNE DE MONTARAN,

AUTEUR

DE NAPLES ET VENISE.

LISTE DE PLANCHES.

L'HOROSCOPE.

La nuit, de sa robe étoilée
Couvrait un vaste ciel d'azur ;
L'oiseau dormait sous la feuillée,
Les flots étaient muets, l'air était frais et pur.
Aux bords que baigne la Tamise,
Quelques feux scintillaient encor,
D'immobiles vaisseaux, que caressait la brise,
Ils éclairaient les poupes d'or.
Seul, sur ces bords j'errais à l'aventure
Alors qu'à mes regards surpris
S'offrit un vieux palais de noble architecture :
J'entrai sous ses pompeux lambris
Que décoraient les arts de la peinture
Et mille ouvrages de haut prix.
C'était l'une de ces demeures
Qu' habitent les divins esprits ;
Où chacun de nos jours, chacune de nos heures
Sur un livre éternel sont, par notre ange inscrits.
De ce livre les vieilles pages
S'ouvrirent soudain à mes yeux.
Et j'y lus les noms glorieux
Des rois à qui l'anglais a gardé ses hommages.
Ces noms fameux rappelaient à la fois
Ou de nobles vertus, ou d'utiles ouvrages,
Ou de sages édits, ou d'immortels exploits.

En ce moment, de longs cris d'allégresse
Firent parler les échos du palais ;
Ils saluaient une jeune Princesse,
L'espoir, l'amour de tout le peuple anglais.
Bientôt je la vis elle-même,
Belle des mille attraits que donne la bonté,
Le front paré du diadème,
S'avancer avec majesté.
Une céleste intelligence
Guidait ses pas vers un vieillard
Dont le vif et profond regard
Révélait un pouvoir immense.
" Victoria, lui dit-il, votre règne commence
Et d'avides flatteurs, prompts à vous obséder,
Vont essayer sur vous leur fatale puissance !
Jeune Reine, craignez de jamais leur céder !
Les rois sont trop souvent leurs dociles victimes;
Trop souvent sous le trône ils creusent des abîmes !
Mais vous avez depuis longtemps appris
Des hauts enseignemens de votre auguste mère
Combien des courtisans l'amour est peu sincère,
Et de leur dévouement quel peut être le prix !
On ne vous verra point à leur joug asservie.
Au peuple, dont le sort en vos mains est remis,
Au peuple dont ils sont les constants ennemis,
Vous consacrerez votre vie ;
Ce matin, vous l'avez promis !

" Le roi qui vous légua du trône l'héritage,
A, de son lit de mort, entendu vos serments.
Vous achèverez son ouvrage,
Oui, vous saurez tenir de saints engagements !
Si quelquefois au bord de la coupe royale,
Vos lèvres rencontrent du fiel,
Que votre âme pure et loyale
Trouve sa force dans le ciel.
Celui qui maintenant vous donne
De trois royaumes la couronne
Des rois est le plus ferme appui ;
Pour votre gloire, attendez tout de lui.

" N'oubliez pas que la vieille Angleterre
Compte sur vous pour défendre ses droits ;
Par vos bienfaits et par vos lois
Donnez un grand exemple aux princes de la terre.
Vous avez vu du peuple, en ce glorieux jour,
Et les bruyants transports, et la joie et l'amour ;
A l'espoir le plus doux, sans contrainte, il se livre.
Fidèle, obéissant, embrassant vos genoux,
Toujours il sera prêt à s'immoler pour vous,
Et vous, pour son bonheur, Reine, vous devez vivre.
A ces mots le vieillard se tut, et sur le livre
Il écrivit, après le nom de VICTORIA,
LE ROI DES ROIS LA BENIRA !"

LA RELIGION DU SERMENT.

Au pied du mont Aventin, l'an 503 de Rome, s'élevait une modeste villa. Au dehors, un champ de bled, au dedans, des trophées et quelques instruments aratoires étaient appendus aux murailles. C'était bien là la demeure d'un de ces fiers républicains, qui tout entiers à la chose publique, oubliaient les intérêts de la famille. Au moment où la ville antique nous apparaît, la tempête battait de toute sa violence les murs de la villa, le tonnerre grondait au loin, et se répercutait de collines en collines. Assis sur un siége d'érable, les mains croisées sur la poitrine, un homme méditait profondément. A peine si les éclats de la foudre, si le sifflement aigu du vent arrivaient à son oreille, tant son esprit était plein de pensées. Dans le fond de l'âtre, une jeune femme pleurait silencieuse, ses deux enfants penchés sur ses genoux dormaient d'un sommeil entrecoupé. Au milieu de cette muette douleur, un coup violent heurta tout-à-coup le seuil de la maison. " A cette heure néfaste, s'écria la mère tremblante d'effroi, que les dieux immortels écartent de notre demeure les puissances infernales! Elle n'avait pas fini de parler, qu'un roulement de tonnerre ébranla la maison jusque dans ses fondements, la porte s'écroula avec fracas, et à la lueur d'un éclair livide, une troupe désordonnée de Bacchantes, se rua sous le vestibule. Demi-nues, les cheveux épars, la tête ceinte de pampres verts, ces femmes à l'œil hagard et lascif, aux joues colorées, au sein palpitant, riaient, dansaient



et chantaient à la fois. Elles tenaient attaché un vieillard qui subissait avec résignation tous les outrages dont leur délire imaginait de l'abreuver. Tantôt elles le frappaient à la tête de leurs tambours, et souillaient sa face vénérable du jus de leurs raisins; tantôt elles entouraient sa chevelure argentée de grappes et de lierre, et le prenant par le bras, l'entraînaient dans leur tourbillon rapide. Malgré la crainte superstitieuse que l'on avait pour les rites sacrés des Bacchanales, le maître de la villa ne put supporter davantage le spectacle de cette ivresse déréglée, et s'avançant, " Femmes, s'écria-t-il, " le temple de Bacchus ne s'élève que sur la septième colline, et si vous n'y courez en hâte, la foudre du ciel aura bientôt détruit les voies qui y conduisent. Allez, et que les divinités vous accompagnent!" A cette voix qui avait pris le ton du commandement, la tourbe échevelée s'arrêta immobile. " Quel est l'impie, s'écrièrent-elles, qui refuse asyle aux prêtresses de Bacchus?.. sa maison sera marquée de mort!..quel est l'imprudent qui a osé proférer de telles paroles? —Régulus!" .... A ce nom prononcé avec force, comme si le feu céleste eût frappé leurs têtes, les Bacchantes s'enfuirent, en jetant vers le ciel de sinistres clameurs. Le vieillard était resté sur le seuil. " Femme, appela Régulus, " la vieillesse est debout, et vous êtes assise! apportez un siège?" Marcia pâle encore d'effroi, suivie de ses enfants qui s'attachaient aux plis de sa robe, obéit à cet ordre.

" Maintenant que je vous ai donné la main, votre nom, citoyen?" demanda Régulus.

Lavinius, aruspice du temple d'Apollon.'

A ces mots, les joues de Marcia se colorèrent d'une faible rougeur, et disposant à la hâte les préparatifs d'un frugal repas, elle sembla préoccupée d'une idée fixe.

Lorsque Régulus et son hôte se furent placés sur des lits de chêne, autour d'une table circulaire, Marcia s'agenouilla devant le vieillard, et mettant à la demande qu'elle allait lui adresser toute la douceur insi-

nuante de sa voix, toute la grâce expressive de son visage : " Lavinius, dit-elle, avant que vous ne touchiez aucuns mets, accueillez la prière de Marcia, consultez les dieux sur les destinées de Régulus ?" Et sans attendre que celui-ci s'opposât au désir qu'elle exprimait, elle présenta à l'aruspice les membres encore tous palpitants d'une colombe. Lavinius se leva. Couvrant sa tête des bandelettes sacrées, il plongea ses mains dans les entrailles de la victime, et les retirant toutes sanglantes, il sembla quelques instants absorbé dans de mystérieuses rêveries, puis tout à coup, le front illuminé par l'inspiration, il s'écria d'une voix brève et saccadée : " Divin Apollon, j'ai trop vécu, s'il faut que ma bouche porte à Régulus, pour prix de son hospitalité des paroles de deuil et de mort !. . mais l'aruspice ajouta, cédant à un pouvoir irrésistible, " les volontés des dieux sont immuables.... Sur la terre étrangère, les barbares insulteront à la grandeur d'âme de leur captif, ils forgeront ses chaînes plus dures, plus étroites ! Dieux tout puissants, où s'arrêtera leur cruauté ! ! ....Sur le bord du fleuve, je vois un guerrier chargé de fers, son corps sillonné de blessures, est exposé aux feux brûlants du soleil ; les vautours fondent sur leur proie, déchirent ses plaies envenimées, un sang noir et épais souille le rivage, bientôt la tête est séparée du tronc, il ne reste plus qu'un cadavre sans forme .... sans nom !" A ces images terribles, Marcia poussa un cri déchirant et tomba froide sur le carreau. " Pauvre femme," soupira Régulus, et la relevant, il baisa ses lèvres glacées.

Lavinius avait cessé de parler. Comme épuisé par le mouvement d'inspiration auquel il s'était laissé emporter, haletant, il se couvrait le visage des mains. Enfin, relevant la tête avec lenteur : " Pardonnez-vous au vieillard, d'avoir échangé contre votre pieux accueil, de si tristes présages," demanda-t-il, d'une voix affaiblie par la douleur.—Les dieux ont parlé par ta bouche, reprit Régulus, je respecte leurs arrêts." Et tombant à genoux devant la statue de

Mars qui s'élevait sur les piliers de l'âtre, il commença une longue et fervente prière qui ne devait finir qu'avec la nuit.

Ame grande et vraiment romaine, qui sacrifiait plus que sa vie, qui sacrifiait sa femme, ses enfants, sa patrie, à la religion de son serment ! Ici, les joies de la famille, les honneurs de ses concitoyens, là bas, la prison, les tortures et la mort ! . . . Au milieu de sa noble misère, le héros s'agrandit encore. Comment, en effet, ne pas s'incliner devant cet homme qui, à peine couvert d'une tunique de laine grossière, a trois fois été consul, a trois fois attaché les dépouilles opimes au socle de Jupiter capitolin !—Des richesses enlevées à l'ennemi, il n'a rien voulu accepter que la gloire d'avoir enrichi le trésor public. Ce n'est que lorsque le sénat l'appelle pour la quatrième fois à la tête des armées, qu'il soulève le manteau consulaire qui recouvre sa pauvreté. " Je pars, écrit-il : Pères cons-" crits, et il ne reste plus même une bèche à mon ser-" viteur, pour fouiller mon champ. Je recommande ma " femme et mes enfants à la république." Mais la fortune devait trahir cette main qui, ferme et inébranlable comme la volonté qui la guidait, n'avait jamais baissé le glaive que pour donner la mort, ne l'avait jamais remis dans le fourreau, que victorieux. Fait prisonnier aux champs de l'Afrique par le spartiate Xantippe, cinq ans de captivité commencèrent l'expiation de sa gloire. Envoyé à Rome sur sa parole, pour y traiter de l'échange des prisonniers, loin d'engager le sénat à baisser la tête devant les humiliantes propositions du vainqueur, il le supplia de les rejeter avec mépris. Fidèle à la foi jurée, malgré les larmes suppliantes de Marcia, et les vœux ardents de ses concitoyens, il allait quitter la ville paternelle, pour retourner se livrer à son ennemi le plus farouche, le plus implacable, au Carthaginois !

. . . . Le jour éclairait la campagne du Latium. Un homme à l'œil de feu, au front large et imposant, gravissait le mont Aventin. Cet homme, Régulus, laissa tomber un dernier regard vers le bas du rocher,

puis tournant la tête du côté de l'horizon où les nuages qui s'amoncelaient, semblaient présager ses longues infortunes, il reprit sa marche. A cet instant, un cri lamentable, comme le désespoir seul peut en arracher au cœur d'une mère, traversa les airs. Régulus tressaillit, fît un pas en arrière, mais reportant ses yeux sur le faîte du capitole que le soleil dorait de son auréole de pourpre. " Ombres des Décius, des Scévola, vous vous retireriez devant Régulus, s'écria-t-il, si Régulus manquait à son serment."

Quelques heures après, une barque rapide l'entraînait loin des bords du Tibre. Aux acclamations du sénat et du peuple qui le saluaient de la rive, le héros jeta pour dernier adieu : à Carthage ! ! . . . à Carthage, répétèrent les échos des sept collines.



LA FOIRE DE VILLAGE.

C'ETAIT un grand jour, un jour de fête pour le joli village de Brezolles sur Eure. Toutes les cloches de l'église étaient en branle, toutes les maisonnettes retentissaient de cris joyeux ; mais le quartier le plus bruyant était sans contredit la place du marché, où s'élevaient déjà des myriades de tentes, de boutiques et de jeux de toute espèce. A l'angle de la place, à l'entrée de la rue St.-Nicolas, un bassin de cuivre poli qui se balançait au dessous d'une enseigne, appelait à l'étuve de Mr. Narcisse Florestan, tous les mentons empressés de faire leur toilette : Il fallait voir Mr. Florestan, la serviette blanche sous le bras, la savonnette à la main, promenant çà et là l'acier régénérateur, avec une dextérité merveilleuse, sans que cet exercice gymnastique lui fît oublier le plus beau don du Barbier, celui de la parole. Mr. Florestan était une preuve vivante de cet aphorisme : " *Qu'un Barbier n'a été créé et mis au monde que pour parler*. — Jamais, disait-il avec emphase, jamais de mémoire de Florestan, (et voici quarante ans, que de père en fils, nous rasons la commune de Brezolles.) La foire de la Saint-Babolein n'aura été aussi brillante. Vous ne vous doutez pas, vous autres, qu'une sous-préfecture, que la bonne ville de Dreux vous expédie aujourd'hui toutes les merveilles qu'elle renferme dans son sein. D'abord, son premier adjoint et les funambules de Mr. Prosper, ensuite la troupe équestre des frères Gallien, et un bataillon de garde nationale, mais vous avez des yeux pour ne pas voir !— Et vous des oreilles pour ne rien

entendre, ajouta avec un ton d'impatience marquée, un nouvel interlocuteur. Si la lame de Mr. Narcisse Florestan n'était pas plus paresseuse que sa langue, il y a soixante minutes que la barbe de la société joncherait le carreau , mais pour le malheur de l'humanité, tous les barbiers étuvistes sont taillés sur le même patron. Allez en Chine, au Pérou, en Océanie, vous rencontrerez toujours même loquacité dans cette classe d'industriels, heureux, si après avoir essuyé le feu de leurs paroles, vous pouvez sortir de leurs mains, sain et sauf, et vous présenter au soleil dans un état décent... Mr Narcisse Florestan, pour la troisième et dernière fois, je vous réitérerai donc ma prière que le flux de votre harangue ne vous a pas permis d'ouïr. Voulez-vous me raser ?"—Le personnage qui s'exprimait ainsi, devait être bien hostile à la gent *barbicide*, car son menton était orné d'une forêt de poils aussi épais et mal peignés que ceux d'Ashwerus de judaïque mémoire. Florestan reconnut tout de suite l'ennemi, et pour éviter une mêlée qui aurait compromis l'édifice de sa chevelure crêpée et papillotée avec le soin le plus coquet, il ne répondit pas à cette attaque, et se contenta d'indiquer à son adversaire un siége inoccupé. Avant d'obéir à la silencieuse invitation, ce dernier dépouilla son habit dont les coutures blanchies par l'usure, accusaient un service de longues années, et le plia avec précaution. " Un *Staub !*—fit-il piteusement ; comme la pluie l'a déformé !" Et poussant un profond soupir, il dénoua un mouchoir en lambeaux qui se drapait autour de son cou avec la prétention d'une cravatte. " Ma parole d'honneur, ajouta-t-il, ce climat est désastreux pour les effets de toilette. Voyez ce foulard, que m'a donné la duchesse de Bragance, il est parfaitement déteint ; par un excès de propreté, qu'on a le droit de taxer de puérile, je ne me sers jamais que de faux-cols en papier, ayant l'habitude, chaque soir, d'abandonner au ruisseau, celui que j'ai porté pendant la journée ; eh bien, cependant, grâce aux ouragans et à la fumée qui s'élève des cheminées, c'est à peine si mon linge peut se laisser voir

au coucher du soleil..... Et maintenant Mr. Narcisse, votre victime est prête." A ces mots, Mr. Florestan se mit en devoir d'opérer une battue dans l'épais taillis de la barbe de sa pratique, mais le tranchant de l'acier s'émoussait à une si rude écorce, et comme pour narguer son opérateur, le patient fredonnait la cavatine de Figaro. Exaspéré, Mr. Florestan saisit un rasoir effrayant de largeur: "Par la lame de mon père, s'écria-t-il, j'en viendrai à bout, quoique bien certainement, je n'aye pas affaire à barbe humaine, mais à soies de sanglier !"—Et d'un effort héroïque, le rasoir se fit jour jusqu'à l'épiderme. "Maudit barbier ! s'écria le client endommagé, votre étuve est-elle donc un guet-à-pens ? Entendons-nous, Messieurs, suis-je dans la forêt de Bondy?"—Un rire unanime accueillit cette demande. Le seul Florestan ne riait pas ; la sueur coulait de son front, et ses mains découragées laissaient tomber le rasoir. " Oh ! murmurait-il, d'une voix concentrée ; déshonoré, chez moi, dans ma boutique, à ma barbe, à celle de mes pratiques ! Oh ! il n'en sera pas ainsi. Qui que vous soyez, Monsieur, vous ne sortirez d'ici que rasé ;" et d'un bond, il se rua sur l'étranger , mais tout à coup, comme s'il eût marché sur la queue d'un reptile, Florestan fit trois pas en arrière, et tirant ses cheveux de façon à les déraciner," — il alla se précipiter la tête la première, dans un bassin d'eau froide. Qu'était-il donc advenu au malencontreux barbier pour que d'une manière aussi inattendue, il se fût avisé de jouer les fureurs d'Oreste ? C'est ce que l'étranger allait se charger d'apprendre à la société. " Que Mr. Narcisse fasse pour aujourd'hui le sacrifice de ses boucles et de ses *accroche-cœurs*, s'écria-t-il, en riant , je ne lui en veux plus, nous sommes *manche* à *manche*. Ah ! le parfumeur a cru pouvoir lacérer impunément un homme qui possède dans le fond de son *bolivard* de quoi frapper de stupéfaction une multitude de chrétiens, de quoi faire sauter au plancher une cohorte de mécréants ; vous riez, Messsieurs ? si je mens à la vérité, j'accepte la torture comme une faveur méritée. Et d'abord afin de prouver

ce que j'avance, je vous exhiberai mon certificat de bonne vie et mœurs, délivré par Mr. le Maire de Nantua (département de l'Ain ;) ensuite une touffe de briquets incandescents, et pour terminer, la merveilleuse poudre à gratter, dont une pincée suffit pour vous procurer les démangeaisons les plus incendiaires. Une seule molécule de cette poudre, comme vous voyez, a réduit Mr. Florestan à l'état de saule-pleureur. Mais avant d'échanger une marchandise que Brezolles brûle déjà d'obtenir, je dois à mes concitoyens, je me dois à moi-même, de décliner mon individu. Je me nomme Roger de Beaupréau. En cinq phrases, voici mes destins. Né au sein de l'opulence, mon enfance s'épanouit, entourée de tout le luxe, de tout le bien-être que donne l'argent, mais passons sur les mois de nourrice, je ne connais rien de plus somnifère que ce genre de narration ; j'arrive à 89. La révolution me trouva pillé, saccagé, dévoré par un intendant, voleur comme ils l'étaient tous à cette époque. J'allai donc chercher en Italie, et successivement en Suisse, en Allemagne, en Russie, le bâton de maréchal de France. Je revins dans mes foyers avec l'étoile de l'honneur et vingt-sept blessures. C'était assez joli, mais pas suffisant pour être électeur. Je me livrai donc à des spéculations. Je *nationalisai* la Betterave, et la Martinique m'intenta un procès qui me ruina des pieds à la tête. Je me rendis à Paris, séjour des beaux-arts, de la pompe à feu, de la morgue et de la chambre des députés. Je sollicitai un bureau de tabac, je ne l'obtins pas. Je postulai alors la place de gouverneur de la banque, je ne l'obtins pas davantage. Fatigué d'user ma paire de bottes dans les antichambres ministérielles, je partis pour Pantin, dans le dessein de prendre un congé définitif d'une société qui ne me comprenait pas, lorsque le hasard fit tomber en mes mains deux découvertes que je ne donnerais pas pour l'obélisque de louqsor. Vous allez en juger : j'étais en soirée chez un ministre ; la chandelle vint à s'éteindre, voilà tout le monde bien embarassé : je m'approchai du ministre." Excellence, lui dis-je, si vous voulez me

confier une demi-minute le nez dont la nature vous a doué, je rendrai la lumière à la société. *Son excellence* accueillit ma demande avec sa bonhomie native. Je plaçai sur son aquilin une simple allumette. Que la lumière soit, m'écriai-je, et la lumière fut. Je reçus des félicitations unanimes ; le ministre me serra la main, et sa femme m'invita à aller passer un mois à sa maison de campagne. Un autre soir, on devait faire de la musique chez le préfet de police. Je répandis adroitement de la poudre à gratter sur les touches du piano, les cordes des basses, des violons, et sur l'orifice de la clarinette. Voilà le concert qui commence ; drôle d'harmonie ! car le piano se mord les doigts, le violon s'arrache les ongles, la basse trépigne convulsivement, la clarinette passe et repasse la langue sur ses lèvres enflées. Qu'y a-t-il donc s'écrient tous les auditeurs étonnés, et la clarinette, aux abois affirme que le salon est envahi par les frelons dévorans. Comme la stupeur était arrivée au superlatif absolu, je présentai ma poudre à Mr. le préfet. Punissez le coupable, lui dis-je, car il se livre à vous !' le préfet m'embrassa, et sa femme m'offrit de me confier l'éducation de sa jeune famille.

"Si donc, vous tenez à être aimables en société, Brezoliens, achetez de ma poudre à gratter, le paquet ne coute que dix centimes.—Farceur, exclama un petit homme, donnez-moi de l'amabilité pour *quatre sous*." Et cette demande fut suivie de celle de toute la clientelle de Mr. Florestan. Quant à ce dernier, il n'avait pas entendu une seule parole de la narration, occupé qu'il était à faire la lessive de ses cheveux et à les tordre. "Me garderiez-vous rancune, trop susceptible barbier, demanda l'étranger qui se retirait, riche de sa recette improvisée.—Je ne pardonne jamais à une indélicatesse, s'écria Mr. Florestan d'un ton courroucé, et il battit en retraite dans son arrière boutique, pour éviter de serrer la main que son client lui tendait en signe de réconciliation." Bah ! vous faites le *père noble*, dit ce dernier ; à votre aise ; c'est pourtant aujourd'hui la St. Babolein, et vous ne devriez pas

vous plaindre, car la foire a commencé dans votre boutique."

Nous laisserons Mr. Florestan épuiser ses forces et sa patience à réédifier ses cheveux déflorés. Allons, avec le village de Brezolles, sur la place du marché. De toutes parts, c'est un bruit discordant de tambours, de grosses caisses, de sonnettes, de tam-tams, à assourdir les oreilles les plus aguerries. Ici la bataille de Wagram vous appelle au son de la trompette; là, le Postillon de Lonjumeau fait claquer sa *chanvrière* et tend une échelle au public, pour le hisser dans son manége. De ce côté-ci, maître Gilles reçoit de son bourgeois, à la satisfaction générale, un nombre illimité de coups de pieds et de soufflets. De ce côté-là, l'éléphant d'Abdel-Kader mugit horriblement. "Il est vendu, hurle un Porte-voix, vendu à l'autocrate de toutes les Russies, entrez, Messieurs et Dames, c'est le moment où l'animal prend son repas, l'instant le plus intéressant, suivez, suivez la foule!" Plus loin, un Hélène, vêtu de la cotte de Colouglis et du Bonnet thébain, porte à la main une tête monstrueuse de carton. "Vous vous coiffez de cette tête, dit-il, vous faites serment de fermer les yeux, et si arrivé au but qui n'est distant que de dix pas, vous touchez de votre baguette ce bon-homme de plâtre, un superbe dessert de macarons vous est réservé." Un enfant tente l'aventure et disparaît sous l'énorme tête. "Je ne ferme pas les yeux s'écrie-t-il, mais je vous jure que je n'y vois pas, et que j'étouffe." Il se décide cependant à s'avancer, s'arrête et fiche sa baguette dans l'œil d'un spectateur. "Au diable le Grec et sa machine!" s'écrie le blessé, en poussant des cris de détresse, et tout le monde de rire de sa mésaventure.

Mais pourquoi la foule se précipite-t-elle nombreuse et pressée vers un côté de la place c'est que là, sur une grande toile se dessinent deux syrènes à figures vermillonnées, à queues reluisantes." Pêchées dans la mer du sud! crie un personnage revêtu du costume de Jean-Bart; les deux seules, uniques syrènes décrites par Mr. Levaillant, et avec lesquelles un Grec fameux

nommé Ulysse fit la conversation sur les bords de la Manche. Elles possèdent toutes sortes de talents; femmes charmantes, elles nagent comme des poissons dont elles possèdent la queue à écailles dorées.—C'est étonnant, s'écria un des auditeurs que nous avons déjà vu chez Mr. Florestan, acheter le premier de la poudre à gratter; je vais examiner ces syrènes." Et ce vœu exprimé donne l'impulsion à la multitude qui, elle aussi, veut admirer les deux merveilles. Pour s'expliquer cet empressement, il faut savoir que ce petit homme dont l'opinion agit si fortement sur les masses, est le coq de Brezolles. Son nom est Doré, son état, bijoutier; son physique se compose de deux yeux gris, d'un nez qui a l'ambition de s'assimiler à celui d'un empereur romain, d'une bouche qui s'étudie à copier le sourire de Mr. de Voltaire, et pour faire valoir cet ensemble, quatre pieds six pouces bâtissent son individu. Il est vrai que l'épine dorsale de Mr. Doré est sensiblement avariée; Mr. Florestan dit tout haut que c'est une bosse; Mr. Doré affirme que ce n'est qu'une richesse de construction, qu'un superflu de nature, et qu'avec un coussin élastique, l'équilibre entre les deux épaules se trouve rétabli. Indépendamment de ces avantages, le bijoutier est lettré. Il est abonné au journal des maires, à l'Echo savant et lit Pigault Lebrun; aussi Mr. Doré est-il la première tête de Brezolles. Mr. Florestan, plus modeste que César, à dû se résigner à n'être que la seconde.

Mr. Doré était donc entré sous la tente des syrènes. "Que ces dames paraissent," s'écrie-t-il, ' nous sommes français, je ne dirai rien de plus." Le rideau se lève pour laisser passer deux femmes amphibies. Le malheur! c'est qu'elles sont en cire, et que Mr. Doré désappointé réclame avec force l'argent qu'il a remis à la porte." Calmez-vous, monsieur, dit le maître de la baraque, force nous est pour cet instant, de ne vous donner que l'effigie la plus exacte des syrènes de mer. Mr. de Jobard, membre de l'institut, grand Animalier de France, nous les ayant demandées, pour étudier leurs mœurs, nous n'avons pu résister à cette demande

faite dans l'intérêt de la science. —Affreuse plaisanterie! réplique Mr. Doré: Nous voulons voir quelque chose de vivant pour notre argent, entendez-vous? —Pour le quart d'heure, je n'ai qu'une guenon, dit le banquiste d'un ton piteux; Zuléma, paraissez!" Et Zulema paraît. " Ah tu nous railles, je crois, misérable saltimbanque, dit avec fureur le bijoutier; à moi, camarades!" Et de sa canne qui fend trois fois les airs, il donne le signal de l'attaque; mais Zuléma fait une noble et courageuse résistance. Dans la mêlée, elle a reconnu son ennemi le plus acharné, Mr. Doré qui gesticule et crie comme un forcené. Elle s'élance sur lui, le saisit à la gorge et l'étend à ses pieds. C'en était fait de Mr. Doré, si le maître de Zuléma, par une grandeur d'âme que les Brezolliens sûrent apprécier, ne s'était jeté entre son élève et son ennemi. Mr. Doré sortit de la baraque, avec toute l'humiliation d'un héros vaincu, et chancelant, regagna son domicile. De ce moment, la foire se passa, sans épisodes dignes d'être rapportés. Lorsqu'on allait tirer le feu d'artifice: " c'est la première fois," dit le maire, en couvrant son visage de ses deux mains, signe de deuil public, c'est la première fois que la St. Babolein se sera terminée sans que Mr. Doré m'addresse un discours, sans que Mr. Florestan me dédie une cantate. " La cantate et le discours, vous les aurez Mr. Giraudeau, cria-t-on dans la foule," et quelques minutes après, une troupe de jeunes gens s'avança, portant sur leurs épaules, les uns, Mr. Florestan, les autres, Mr. Doré. " Merci, mes concitoyens, dit Mr. Florestan, d'une voix émue, merci de l'honneur que vous me décernez en ce jour. Je demanderai la permission de chanter, la tête couverte," et couronné d'un immense bonnet de coton, il entonna une cantate qui a été imprimée, depuis, dans l'almanach de Brezolles. Quand vint le tour de Mr. Doré, il ne parla pas, la frayeur tenait encore sa langue glacée, mais posant la main sur son cœur, il fit le sourire que vous connaissez.

Ainsi finit la Foire de St. Babolein.

L'ANGE GARDIEN.

I.

Jamais plus d'encens n'avait brûlé dans la chapelle du château de Rieux ; jamais elle n'avait été jonchée de plus de fleurs ; jamais de plus riches tentures n'en avaient décoré les murs. Les bannières des Sires de Rieux, suspendues aux couronnes crénelées des tours, livraient aux vents leurs banderolles éclatantes ; sous les dentelles de la flèche aiguë du clocher, les volées au tintement argentin, vibraient joyeusement, tout respirait dans l'enceinte, comme à l'extérieur du manoir une allégresse inaccoutumée ; car depuis huit mois les portes du château étaient restées closes ; depuis huit mois le pied du pélerin n'avait ni fait résonner les dalles des cours, ni foulé l'herbe veloutée des jardins ; c'est que depuis huit mois, Louise de Machecou pleurait Guillaume de Rieux son époux et seigneur, tué à la bataille de la Roche-de-Rion.

Mais aujourd'hui un héritier de Guillaume venait de naître, un fils venait d'être donné par le ciel à Louise, pour la consoler d'une perte irréparable, et toute la contrée, répondant à l'appel du château, partageait le bonheur de la veuve révérée, et le deuil de l'épouse cédait aux ineffables enchantements de la maternité. Cependant parmi la population joyeuse qui se pressait dans l'enceinte trop étroite de la chapelle et sous ses porches armoriés, parmi les hauts et puissants seigneurs qui étaient accourus de dix lieues à la ronde pour saluer le

rejeton d'une race de héros, un seul front ne rayonnait pas ; c'était celui du Comte de St. Pol, cousin de l'illustre Guillaume.

La cérémonie du baptême, où toute une pompe princière fut déployée, étant terminée, on passa du sanctuaire à la salle du festin. Cent nobles convives prirent place autour d'une table splendidement servie. Jolande de la Guerche, douairière de Rieux et Marraine du nouveau né, auquel le prêtre avait donné le nom de Jean, fit les honneurs du repas avec une courtoisie si bienveillante et si habile en même temps, qu'elle n'éveilla aucune susceptibilité jalouse entre les dames et seigneurs qu'elle avait conviés à la fête.

Tandis que des noëls étaient chantés au dehors et dans les salles du château en l'honneur du fils de Louise, celle-ci, assise sur les coussins de sa couche, les yeux humides de larmes et le sourire sur les lèvres, contemplait son enfant endormi, avec une amoureuse joie, mêlée pourtant d'un invincible sentiment de douleur ; Louise resta longtemps plongée dans une muette extase ; on eût dit qu'elle n'avait point assez d'yeux pour regarder son cher nourrisson, assez d'organes pour aspirer tout son bonheur.

Louise n'avait voulu confier qu'à elle seule le droit de donner du lait à Jean. Après l'avoir bien longtemps et bien tendrement contemplé sous le rideau de pourpre qui abritait son berceau, fait d'une large écaille de tortue, elle s'agenouilla devant une image de la vierge et pria avec une componction qui se trahit bien souvent par des soupirs et par des larmes ; puis prenant un téorbe, elle se rapprocha du berceau, et sa voix mélodieuse murmura, sur un air lent et plaintif, ces paroles cadencées.

O cher enfantelet ! mon espoir et ma joie !
Sous ce rideau de soie,
Dors en paix mes amours !
Que le Dieu tout puissant te protége et t'envoie
De longs et d'heureux jours.

O mon bon ange ! veille
Sur l'enfant qui sommeille,

Et que, guidé par toi,
La vertu soit sa loi !
Que, semblable à son père,
Il soit brave et loyal,
Bon, généreux, sincère ;
Qu'il ait horreur du mal !
Et toi, divine mère
Du Dieu mort sur la croix,
Daigne entendre ma voix !
O vierge que j'adore,
Pour mon fils je t'implore :
Prête-lui ton secours
Maintenant et toujours !

O cher enfantelet ! mon espoir et ma joie !
Sous ce rideau de soie
Dors en paix mes amours !

A ces derniers chants l'enfant ouvrit les yeux, et son innocent sourire enivra le cœur de sa mère d'un indicible bonheur.

II.

" Bénédict ! Bénédict !" Et celui qui prononçait ce nom presque à voix basse, entrait à petit bruit dans un vaste laboratoire dont il refermait la porte avec une précaution marquée — " Bénédict ! Bénédict, fit-il encore, et un vieillard au front large et chauve, qui, les yeux fixés sur un manuscrit arabe, en déchiffrait le sens avec une anxiété qui se peignait par la contraction des muscles de son visage, à ce second appel, il demeura dans une immobilité parfaite—Bénédict ! crie cette fois le survenant avec un ton d'humeur et d'autorité, et le moine (car c'en était un,) leva la tête à cette brusque interpellation.

" C'est vous, Sire ! quel motif vous amène de si bonne heure en l'obscure cellule de votre serviteur ?—J'ai à te parler d'affaires sérieuses, et j'ai devancé l'éclairci du jour pour ne point te rencontrer disputant avec tes nombreux adeptes : j'attends de toi un service, Bénédict—mille, s'il le faut, Monseigneur.—Bien ! tu sais beaucoup de choses, maître !—J'en sais

beaucoup moins que vous, Sire.—Eh bien! je t'apprendrai celles que tu ne sais pas.—Instruit par vous et docile écolier, je ne dois pas manquer d'être habile, si je profite des enseignements de votre Seigneurie. —Trève à la maligne épigramme, railleur sournois: causons gravement, car d'intérêts graves il s'agit.—Je vous écoute, Monseigneur.

"Tu sais que Guillaume de Rieux,marié depuis dix années à Louise de Machecou, désolé de n'avoir point de lignée, m'institua, par testament olographe, son légataire universel, s'il venait à décéder sans enfant mâle: avant de partir pour la guerre, il confirma ce testament dans toute sa teneur, quoique alors le dérangement de la santé de la comtesse sa femme, fît soupçonner un commencement de grossesse—tout cela m'est connu; poursuivez.—Le brave comte, que Dieu veuille avoir son âme, fut tué au combat de la Roche de Rion.—Et je sais encore quelle main lui porta le coup mortel.—Tu aurais peut-être bien fait de l'oublier, reprit aigrement le comte de Saint-Pol," car c'était lui qui discourait ainsi avec le prêtre, "tu aurais bien fait de l'oublier." Et il portait, en disant cela, une tremblante main sur son poignard, en lançant un coup d'œil sinistre à Bénédict qui le regardait fixement et murmurait entre ses dents qui se choquaient: "il n'osera pas!"

Le comte fit rentrer la lame du poignard dans le fourreau et continua ainsi: "je devais espérer de me voir un jour le possesseur des immenses domaines de la maison de Rieux, et voilà que la naissance de cet enfant qu'ils ont appelé JEAN Ier., ruine tous mes projets de grandeur—je n'en peux mais—cependant, on peut corriger les caprices de la fortune—c'est à savoir!—d'avance je le savais.—Mais permettez-moi une seule objection. Il est écrit dans le testament, que s'il naît un enfant mâle de la dame de Rieux, épouse de notre brave et puissant Seigneur, Guillaume, Deuxième du nom, et que cet héritier vienne à retourner vers le Sauveur avant sa mère, celle-ci partagera avec vous les dépouilles de l'enfant.—C'est cette

clause qui me fait venir vers toi . . . il faut que la mère meure avant le fils !—Cela devient plus clair ! vous ne voulez point de partage ?—Justement, il n'est point nécessaire d'entrer avec toi dans de plus amples détails.—Vous serez obéi, Monseigneur" . . . A ces mots, le moine reconduisit avec un humble maintien, le comte de Saint-Pol jusqu'au seuil de son laboratoire, et refermant sa porte avec un mouvement convulsif dont il ne fut pas le maître, il s'écria : l'infâme !

III.

La veille, on avait célébré avec une splendeur inouie, les obsèques de Louise de Machecou, dans l'église du couvent de la Trinité, fondé par Guillaume de Rieux, et où reposaient les restes du brave chevalier. Dans sa bière remplie de fleurs et de riches joyaux, Louise était si belle encore qu'on eût pu la croire endormie plutôt que morte. Son corps fut descendu dans le caveau réservé aux sépultures de la famille de son époux, et l'on déposa le cercueil sur un bloc de marbre, où il devait rester jusqu'à ce que le monument destiné à le recevoir fût élevé. La vertueuse comtesse avait voulu être ensevelie dans l'habit des filles de Sainte-Marie, auxquelles, de son vivant, elle avait fait des dons considérables. C'était parmi ces chastes servantes du Seigneur qu'elle était venue chercher, dans les premières angoisses de sa douleur de veuve, de pieuses et bienfaisantes consolations.

Le monastère de la Mère de Dieu était voisin de celui de la Trinité ; un jour que les matines appelaient au chœur les ferventes nonnes qui vivaient en ce saint lieu, elles témoignèrent quelque surprise de trouver une inconnue, portant l'habit de leur maison, prosternée au pied de l'autel des trépassés, qu'elle baignait de ses pleurs. L'abbesse s'approcha d'elle et l'ayant interrogée avec douceur, elle apprit de l'étrangère qu'elle arrivait d'un couvent de la ville de Vannes, où elle avait, l'année précédente, prononcé des vœux éternels. Celle-ci ouvrit ensuite les larges plis de sa

robe de blanche étamine et elle en tira des pierreries et des bijoux du plus grand prix, qu'elle offrit à la vénérable mère. L'abbesse hésita d'abord à recevoir un présent si magnifique ; mais quelques mots discrètement confiés à son oreille par la nouvelle religieuse calmèrent ses scrupules, et pressant contre son cœur la fille que Dieu remettait à sa garde, on vit son front jauni par l'âge, se couvrir d'une rougeur passagère.

Chaque matin, sœur Gabrielle (c'était le nom de l'étrangère) descendait la première au chœur, chaque soir, elle s'en retirait la dernière. Tous les jours, des parures nouvelles, œuvres de ses habiles mains, ou de précieux ex-voto, venaient décorer l'image de la Vierge et celle de l'archange Gabriel, dans lequel elle paraissait avoir une dévotion particulière. Si, Sœur Gabrielle franchissait quelquefois les clôtures du monastère, c'était toujours pour porter des secours aux pauvres souffreteux ou aux malades affligés du voisinage. Nul ne la connaissait que par ses bienfaits et son inépuisable charité ; car au dehors son nom était ignoré, et le voile de lin qui couvrait son visage ne s'était jamais levé. Dans ses généreuses excursions, elle s'arrêtait fréquemment à la chaumière d'un tisserand, devant la porte duquel jouaient habituellement trois ou quatre enfants frais et dispos. Parmi eux on en remarquait un beaucoup plus jeune, beaucoup plus faible que les autres. Il était l'objet constant des affectueuses attentions de ceux-ci. C'était Jean de Rieux, dont, à la mort de sa mère, on avait confié la nourriture à Jacqueline Prestat, femme du tisserand.

C'était auprès de Jean que, debout et presque immobile, la religieuse passait des heures entières, et semblait craindre par d'innocentes caresses, par le moindre mot, d'attraper une trop vive affection. La pieuse nonne était vénérée de la famille entière des Prestat, chez lesquels sa main libérale laissait toujours d'abondantes largesses. Sœur Gabrielle n'était pas moins aimée dans son couvent que dans toutes les

campagnes d'alentour. Ses compagnes la chérissaient, lui demandaient de se rappeler d'elles dans ses prières, et l'abbesse ne la nommait jamais que SON BON ANGE !

IV.

Huit années s'étaient écoulées depuis la mort de la dame de Rieux. Le comte de Saint-Pol, nommé tuteur de Jean, avait pris possession, en cette qualité, des vastes domaines de Rieux et de Machecou. Il les administrait au nom de son pupille, mais au dire des tenanciers, avec assez peu de charité, d'ordre et de prévoyance. Les futaies étaient abattues, les coupes faites sans aucun ménagement, les taillis dévastés, les récoltes vendues en herbe, les étangs vidés, les engrais négligés, les terres engagées pour de prétendues améliorations dont il était impossible de saisir aucun résultat ; et tandis qu'ainsi s'exploitait, par les mains d'un intendant expérimenté, la fortune de l'orphelin, le comte de Saint-Pol menait joyeuse vie à la cour du Duc de Bretagne. Par son faste, il éclipsait celui du Prince lui-même. Le jeu, la chasse, les longs festins aux flambeaux, les bals, les aventures galantes, occupaient agréablement ses loisirs. Quelquefois, il est vrai, il avait à souffrir, d'une altière maîtresse, de rudes emportements, mais par ses discours mielleux, par ses menteuses caresses et surtout par ses folles prodigalités, il parvenait aisément à calmer les furieux transports de cette jalouse beauté. La Judée avait vu naître Rachel à Saint-Jean d'Acre, elle était tombée au pouvoir des Chrétiens, et devenue la captive du comte de St.-Pol. Epris soudain d'un ardent amour pour elle, celui-ci l'avait trouvée docile à ses vœux: De la condition d'esclave où elle fut d'abord réduite, Rachel passa bientôt au rang de souveraine absolue, et son maître devint son captif à son tour. A partir de ce jour, bien qu'il rougît en secret de sa faiblesse, le comte de Saint-Pol supporta tous les caprices de la Juive, obéit à toutes ses exigences, et ne résista point

à l'autorité qu'elle exerçait sur lui, aussi bien que sur le dernier de ses valets.

Au sein d'une vie de plaisirs et d'extravagantes dépenses, le comte oubliait entièrement son pupille qui croissait en force, en taille, et en intelligence, chez l'humble tisserand, dont à défaut d'instruction, il recevait au moins des leçons de vertu et de probité. Son éducation était à peu près nulle, car il ne savait guère que ce que les enfants de Prestat apprenaient de leur mère Jacqueline.

Cependant, un jour le comte se souvint, non pas qu'un orphelin de race illustre avait été remis à sa garde, mais bien que les revenus des vastes domaines de cet enfant s'étaient épuisés dans des dépenses dont celui-ci n'avait nullement profité. Vainement le comte de St.-Pol avait déjà mandé plusieurs fois à son intendant de lui faire passer de l'argent. L'intendant ne répondait plus à cette invitation. Il avait usé de toutes les ressources, dépouillé les champs de leurs moissons, les forêts de leurs plus jeunes arbres; il avait pressuré les vassaux des maisons de Rieux et de Machecou, avec une impitoyable avidité; les salles du château étaient veuves de tous leurs meubles précieux, et les Juifs se montraient rebelles aux suppliantes exhortations du majordome. Dans cette position, sentant son escarcelle légére, le comte, impatienté d'attendre toujours et de ne rien recevoir, prit la résolution de se mettre en campagne, espérant qu'à sa parole les tributs ne manqueraient pas d'arriver. Il parut donc et fut accueilli sur les terres de Jean Ier. avec cette froide et cérémonieuse courtoisie qu'on n'ose jamais refuser, même aux maîtres les plus détestés. Les longues harangues ne lui furent point épargnées; des offrandes, bien qu'en petit nombre, lui furent apportées par des paysans craintifs; il fut mêlé à tout cela quelques expressions de dévouement qui ne cachaient qu'à demi la haine que le comte inspirait généralement; tout cela lui sembla bon, il s'en contenta. Satisfait des apparences, il ne voulut point fouiller dans les cœurs. Les Juifs, menacés par lui des rudes châtiments de sa justice

brutale, versèrent leur or dans la caisse du majordome et reçurent en échange des promesses qui ne devaient point être tenues ; puis, quand son intendant lui eut apporté le dernier écu de ses coffres, il l'en remercia en lui administrant sur les épaules quelques coups du plat de sa lourde rapière.

Ces soins remplis, le souvenir de Jean de Rieux revenait au comte, il ordonna que son pupille fût amené devant lui. Toute fière de la beauté de son élève, Jacqueline accourut au château. A la vue de Jean, dont le regard était plein d'intelligence, dont la vigueur précoce se révélait déjà par un maintien libre et fier, le comte de Saint-Pol fronça les sourcils et se mordit la lèvre. Il adressa quelques questions à Jacqueline sur le caractère et les inclinations de Jean. Les réponses ingénues de la nourrice ne furent sans doute point du goût du questionneur, car il interrompit brusquement l'entretien et la renvoya sans lui laisser aucun témoignage de sa gratitude pour les soins maternels qu'elle avait donnés à la santé du fils de Louise de Machecou.

“ Par Saint Wast,” s'écria le comte, en suivant de l'œil l'héritier de Guillaume, qui franchissait les cours du manoir avec la rapidité du trait que lance l'Arabe du désert. “ Par Saint Wast ! le jeune daim pourrait faire un jour un terrible lion, si l'on ne prenait ses précautions d'avance ; mais nous en prendrons de telles, que les dents ni les griffes ne lui pousseront jamais !”

V.

La lune éclairait de ses froids rayons le mystérieux laboratoire où nous sommes entrés une autre fois. Le vieillard que nous y avons déjà rencontré tenait ses regards levés vers le ciel, et semblait étudier avec joie la marche des astres nocturnes. En ce moment survint un personnage que nous avons eu également l'occasion de voir dans le même lieu. “ Eh bien ! Bénédict, as-tu interrogé les astres ? Oui, monseigneur, et ils sont

favorables!—J'en étais sûr, le sort ne peut vouloir que ce que je veux. Mais—Mais quoi?—Je vous dis, Sire, que les astres sont favorables...—Je l'ai bien entendu, maître.—Cependant, Monseigneur—Voyons, quelle est encore l'objection que tu prétends faire?—Aucune, Sire, mais il s'agit de déclarer positivement à Votre Seigneurie que les étoiles ont parlé, et que leur langage est tout miel pour Jean de Rieux.—Les étoiles radotent aussi bien que toi, vieillard ignorant et crédule!—Je vous atteste, Monseigneur, qu'elles ne m'ont jamais fait de révélations plus certaines. Je les ferai mentir, moine de malheur! va, et tu le sais bien toi-même, car tu me l'as dit vingt fois, quand tu m'initiais aux secrets de ta science, *la puissance du ciel est souvent mise en défaut par celle de l'homme.* Cette fois, l'homme, je t'en réponds n'est pas disposé à fléchir devant le ciel.—Ne blasphêmez pas, Sire.—Point d'hypocrisie, prêtre imbécile! Je sais qui tu es et ce que tu vaux. Bénédict, choisis donc, il en est encore temps, entre ma haine ou ma protection.—Mon choix est fait.—Ainsi tu es prêt à me servir?—Je suis prêt à servir le maître que Dieu m'a donné.—Toujours DIEU! cesse donc de mêler ce vain nom à tes paroles raisonnables, je suis TON MAÎTRE, c'est le hazard qui l'a voulu. Dieu s'il en est un, s'est peu soucié de donner, à moi, la force et la puissance; à toi, la faiblesse et la soumission. Aujourd'hui, de toi j'ai besoin, tu me dois aide; demain, tu auras besoin de moi, je te devrai secours, voilà tout; mais Rachel m'attend, elle doit présider cette nuit au banquet somptueux auquel j'ai convié tous les Seigneurs des fiefs des environs. Tandis que là-bas nous passerons de joyeuses heures à goûter les plaisirs de la table et de l'amour, occupe-toi des moyens à employer pour que, sans que mon honneur en puisse être compromis, je n'aie jamais de comptes de tutelle à rendre au fils de Guillaume de Rieux." A ces dernières paroles le Comte de Saint-Pol s'éloigna en sifflant un air de chasse.

" *Mea culpa, mea culpa, mea maxima culpa,*" disait, avec des soupirs étouffés, le prêtre tremblant qui s'était

prosterné devant l'image du Christ, que sa main avait été chercher sous un tableau chargé de caractères cabalistiques .... " O Dieu miséricordieux! poursuivit-il, se serez-vous jamais assez pour oublier mes offenses? me pardonnerez-vous d'avoir méconnu votre puissance et renié votre nom divin? me pardonnerez-vous surtout d'avoir instruit cet impie dans l'art du mal et du crime? O mon Dieu! pourquoi m'aviez-vous fait un cœur aimant et tendre? pourquoi m'avez vous donné un caractère altier, un esprit orgueilleux? c'est la vanité qui a causé ma chute; moi, simple clerc; moi, votre indigne serviteur, j'osai arrêter mes regards sur la chaste sœur de mon noble maître, j'osai aimer Marie, la sœur chérie de Guillaume de Rieux. Il m'en punit par un affront public; sa main effleura ma joue, et il m'a fallu tout son sang pour éteindre ma soif. C'est le bras de son lâche parent qui a servi d'instrument à ma colère, et c'est à son assassin, que par mes obséquieuses et perfides insinuations, je l'avais amené à donner tous les biens de sa famille! O mon Dieu! si vous me laissez encore quelques jours de vie, qu'ils soient employés à vous servir, à macérer mon corps, à purger mon cœur de ses souillures, à pleurer mes crimes, à défendre, à protéger l'innocent." Les sanglots interrompirent en cet endroit le malheureux Bénédict. Il baisa l'image du Sauveur et la pressa sur son sein, avec tous les signes du désespoir le plus profond, de la foi la plus vive.

A l'aube naissante, Bénédict, pressant les flancs d'un agile coursier, était déjà loin du château de Rieux. Quelques jours après, un couvent de Hiéronimites donnait asile au pécheur repentant.

VI.

Depuis quelque temps les filles de Sainte Marie regrettaient l'absence de leur bien aimée compagne, de la douce et généreuse Gabrielle. Elle avait entrepris un long pélerinage pour la Toscane, elle voulait visiter, dans la *Valle-Mala*, la cabane où Saint Guillaume avait, le 10e. jour de Février de l'an de grâce

1156, remis son âme à Dieu. Avant de prendre la houlette de pélerin, elle était descendue dans les sépultures de la maison de Rieux ; elle avait pendant toute une nuit pleuré et prié sur celle de Guillaume II. Puis ayant au point du jour, reçu le pain de vie de la main d'un saint prélat, elle avait dit adieu à ses sœurs, et pris la route de l'Italie.

A dater de ce moment, on n'avait plus entendu parler d'elle. Cependant, à mesure que le Comte de Saint-Pol, qui n'était point retourné à la cour de Bretagne, exerçait de plus criantes extorsions sur les vassaux de Rieux et de Machecou, ceux-ci recevaient d'abondants secours d'une main inconnue : aussi tous répétaient-ils sans cesse, *qu'un ange gardien* veillait sur eux !

Jacqueline avait laissé derrière elle la dernière poterne du château. Elle réfléchissait avec humeur sur l'accueil indifférent qu'elle et son cher nourrisson avaient reçu de l'orgueilleux tuteur de Jean ; elle se persuadait même que les regards du Chevalier Banneret n'annonçaient en aucune façon des intentions bienveillantes pour cet enfant. En cet instant une femme courbée par l'âge et vêtue d'une façon assez bizarre, l'aborda en lui tendant la main. Sous l'impression d'un sentiment fâcheux, Jacqueline la repoussa avec une rudesse qui n'était point dans son caractère. " Retire-toi, vieille Bohême," dit-elle, en s'éloignant elle-même de l'inconnue avec une sorte d'horreur. " Je ne suis point Bohême," reprit celle-ci, " mais bien la servante du Seigneur.—En ce cas, repliqua la nourrice, prie pour lui, et du doigt elle indiquait Jean ; et toi sur lui veille, Jacqueline, dit l'étrangère d'un ton grave et solennel." A ces mots, saisie de stupeur, la femme de Prestat se rapprocha de Jean, et lui faisant comme un rempart de son corps, " arrière Bohême," murmura-t-elle en tremblant. " Je suis la servante du Seigneur," répéta la vieille, et tirant de son sein un crucifix d'or, elle s'agenouilla et se mit en prière. Emue, touchée, rassurée par ce signe révéré, Jacqueline se précipita auprès de l'inconnue, et toutes deux prièrent dévotement. Avant que de s'éloigner, cette dernière

déposa la croix d'or dans les mains de la nourrice: "Gardez-la pour l'amour de moi," lui dit-elle, et, "veillez sur lui."

Rentrée chez elle, Jacqueline raconta à Prestat et sa visite au château, et la rencontre imprévue de l'étrangère. Ils virent tous les deux dans les paroles de celle-ci, un avertissement du ciel, et se promirent bien d'exercer sur le noble orphelin une surveillance active et constante.

Le son du cor avait attiré Jean loin de la cabane du tisserand. Poussé par la curiosité naturelle à son âge, et s'étant engagé dans les inextricables sentiers d'une vaste forêt que parcouraient de nombreux chasseurs, à la tête desquels il était aisé de remarquer le Comte de Saint-Pol, tout-à-coup sortit du plus fourré du bois, un sanglier monstrueux, qui, relancé par deux piqueurs, se dirigea vers le jeune de Rieux. La fuite était impossible; mais en ce moment une dame, magnifiquement vêtue, et montant une blanche haquenée, lâcha sur l'animal furieux un vigoureux lévrier, qui se jeta à la gorge du sanglier et l'étendit roide mort sur le sable. La dame, saisit aussitôt dans ses bras l'enfant épouvanté, et piquant des deux, vint le déposer à la porte de Jacqueline. Elle partit aussitôt avec la rapidité de l'éclair, non sans retourner vingt fois ses regards du côté de la chaumière.

Au récit naïf que Jean fit à sa nourrice du danger qu'il avait couru, et de la manière miraculeuse dont il en avait été préservé, Jacqueline se rappela les avertissements de la vieille; elle pria, remercia Dieu et l'Ange Gardien de l'orphelin qu'elle chérissait à l'égal de ses propres fils.

A quelque temps de là, l'héritier de Guillaume jouait avec d'autres enfants dans le voisinage d'un torrent profond; soudain un nain difforme, attaché au service du Comte de Saint-Pol, saisit de ses bras nerveux Jean sans défense, et l'emporte, malgré ses cris, vers l'abîme où il allait le précipiter, lorsqu'un trait, parti du sommet d'un rocher, frappa l'Africain au milieu du front. Echappé à une mort presque certaine,

Jean resta longtemps évanoui prés du cadavre du monstre qui avait résolu sa perte. Avertie par les gémissements des enfants, Jacqueline accourut et ses tendres soins eurent bientôt rappelé à la vie le noble rejeton de Louise de Machecou.

Une autre fois la flamme dévorait les toits de la maison de Prestat : l'incendie était si rapide qu'aucun secours n'en pouvait arrêter les progrès ; le tisserand, presque brisé par une poutre, gisait sur la terre. Sa femme et ses enfants éplorés étanchaient le sang qui coulait de ses blessures ; mais Jean n'était point parmi eux. A cette heure, entièrement couvert d'une brune robe d'hermite, un vieillard se précipita dans la cabane embrasée, et il en retira sain et sauf Jean encore endormi, qu'il vint rendre à l'infortunée Jacqueline, au moment où elle-même allait, au péril de sa vie, courir au secours de cet enfant.

Le lendemain des baumes précieux et salutaires, des dons de toute espèce arrivaient au malheureux Prestat ; le lendemain sa cabane était rebâtie plus solidement, plus vaste, plus commode que celle qui avait été la proie des flammes ; elle était pourvue d'un mobilier neuf, et de nouveaux métiers étaient établis dans l'atelier du tisserand. Il bénissait la main généreuse qui s'étendait de la sorte sur lui, et il ne cessait de redire avec Jacqueline, qu'un ange les protégeait aussi bien que Jean.

Chaque jour enfin amenait des périls nouveaux pour le jeune Comte de Rieux, et chaque jour il s'y dérobait par un pouvoir qui tenait du prodige. Cependant, un soir, à la nuit close, le comte de Saint-Pol descendait au seuil de la maison de Prestat, il remettait les rênes de son coursier favori à un page vêtu d'un surcot d'argent ; il entrait dans la chaumière suivit seulement d'un valet italien, du nom d'Ibraldi, qu'il avait admis dans toute son intimité depuis la disparition de Bénédict.

Le tisserand et sa femme ne furent pas moins embarrassés que surpris, de la visite du comte. Déjà ils étaient assis autour d'une table où un frugal repas

était servi. Prestat, dit le comte, j'ai entendu parler de la perfection avec laquelle vous tissez la toile, et je viens moi-même m'en assurer, car je veux désormais vous confier le soin de travailler pour moi.—Ce me sera beaucoup d'honneur, Sire, reprit l'humble ouvrier en s'inclinant ; et le profit continua le comte ne restera point au-dessous de ce que vous pourrez attendre. Alors le tisserand invita son seigneur et maître à le suivre à son atelier dont il prit le chemin. Jacqueline, portant une lampe, précédait, et les enfants enhardis par les paroles affectueuses du comte, les accompagnèrent en tumulte.

Resté seul, Ibraldi s'approcha de la table, saisit le verre qui se trouvait à la place de Jean, et y jeta une poudre presque impalpable. Le comte reparut bientôt avec la famille de Prestat, il témoigna par des louanges presque boursoufflées, l'extrême satisfaction que lui avait fait éprouver la vue des beaux ouvrages du tisserand, et le pria d'accepter, comme un prix justement mérité, une bourse assez pesante. Confus de tant de bonté, l'honnête ouvrier solicita la faveur de vider une coupe en l'honneur de son gracieux maître. Cette grâce lui fut octroyée et le comte voulut même lui faire raison. Tous les verres furent aussitôt remplis ; mais au moment ou Jean portait le sien à ses lèvres, un caillou, lancé du dehors, le brisa entre ses doigts, et toute la liqueur qu'il contenait se répandit à terre. Malédiction ! s'écria le comte, et d'un bond il s'élança au seuil de la porte. On l'entendit alors pousser un cri rauque, et quand Ibraldi effrayé accourut auprès de lui, il le trouva renversé froid et sans mouvement.

VII.

Allons donc, Sire, est-ce vous qui pouvez parler de la sorte ?—Oui, c'est moi, Ibraldi, moi, ton seigneur et maître.—Quoi ! vous croiriez à la puissance divine !—Je ne crois ni à Dieu ni au Diable ; mais je crois à ce que j'ai vu !—Et qu'avez-vous pu voir qui vous ait mis

en si piteux état?—J'ai vu, faut-il te le dire encore!.. J'ai vu . . . Louise de Machecou, comme elle m'apparut dans ses habits de nonne, le jour où, morte, on la descendit dans les caveaux du couvent de la Trinité.—Erreur, monseigneur, erreur vous dis-je.—Veux-tu que je confesse que je suis un visionnaire, ou un fou?—Certainement votre seigneurie n'est ni l'un ni l'autre; mais les liqueurs que ce soir-là la main de la belle Rachel a versées si copieusement dans votre large coupe, ont bien pu—impossible!—Ensuite, la nuit il faut si peu de chose pour troubler nos perceptions, pour en imposer à nos sens! la lune se sera cachée instantanément derrière quelque nuage, et venant tout-à-coup à se dégager de son voile quand vous êtes sorti de la chaumière de Prestat, elle aura jeté sur vous l'ombre fantastique du grand chêne qui se trouve au bord du chemin.—Tais-toi, Ibraldi, si tu n'as pas l'intention de me blesser, et si tu ne cherches pas à me réduire à châtier ton impertinence.—Je me tais, monseigneur;—et bien tu fais; car vois-tu, il y a du maléfice là dedans, et je ne serais point surpris que ce ne fût l'œuvre de ce moine infernal dont la retraite est encore un mystère pour moi. Comment, Sire, vous accordez à Bénédict, à un jongleur monacal, le pouvoir de tirer de la tombe, ceux qui y sont depuis dix ans la pâture des vers?—Encore une fois, plus d'objection, Ibraldi, ou ce gantelet te fermera si bien la bouche, que tu ne pourras plus desserrer les dents.—Sois donc, parlons d'autre chose.—Tel n'est pas mon bon plaisir: cette apparition me poursuit; éveillé, je vois la dame de Rieux; endormi, je la revois encore, l'œil flamboyant, la menace à la bouche.—Et vous la craignez?—Par l'enfer, moi craindre un fantôme?—Et bien, si ce n'est point un fantôme qui vous épouvante, que pouvez-vous redouter, monseigneur?—Tu ne le sais que trop!—Serait-ce un enfant que votre main peut briser comme un cristal?—Oui, c'est cet enfant qui échappe aux bêtes féroces, à l'eau, au feu, au poison!.. Oh! certes il y a là-dessous ou sortilége, ou puissance que je n'ose nommer!—Eh bien, Sire, dites un mot et

votre serviteur, qui n'est ni ange, ni démon, ni sorcier, ni fée, vous débarrassera en un tour de main de votre incommode pupille.—J'entends, encore quelques projets de mort ; je ne crois plus à leur efficacité.—Non, point de mort, si ce mot vous alarme ; mais un exil, un exil éternel.—Serait-il possible, Ibraldi !—Rien de plus aisé, monseigneur.—Si tu n'es pas trop fanfaron, que Saint Wast te soit en aide !—Ayez confiance, mon maître.—Tiens donc, reçois ce premier gage de ma reconnaissance. En disant ces mots, le comte de Saint-Pol détachait de son cou un riche collier orné de pierreries, d'un grand prix, et le passait à celui d'Ibraldi.

Durant la nuit qui suivit cet entretien, une femme éperdue parcourait la campagne, échevelée, se meurtrissant le sein, elle appelait à grands cris un enfant qui ne pouvait plus l'entendre, l'écho seul répondait à ses plaintes déchirantes, et lui renvoyait avec un gémissement prolongé le nom de JEAN.

VIII.

Un grand nombre d'hommes et de femmes, aux traits rudes et sauvages, et vêtus grotesquement de sales haillons, et de brillants oripeaux, assis sur la lisière d'un bois, s'entretenaient avec vivacité. A leurs gestes expressifs, à leurs yeux étincelants, à leurs accents rauques ou aigus, il était aisé de reconnaître une caravane de ces aventuriers qui, à l'époque de l'histoire que nous écrivons, allaient, sous le nom d'Egyptiens ou de Bohêmes ; mettre à contribution la crédulité des villes et des campagnes. Un bel enfant d'une douzaine d'années, endormi au milieu d'eux, semblait être l'objet de leur entretien. Ce garçon-là commence à m'embarrasser, disait un des Bohémiens, qui, dans la vigueur de l'âge paraissait exercer une sorte de pouvoir sur ses camarades ; oui, cet héritier d'un fief, poursuivit-il, en montrant l'enfant qui sommeillait toujours, est une proie dont j'ai hâte de me décharger.—Si tu veux, Néclam, l'affaire sera bientôt

faite, reprit un vieillard au front livide et ridé, et en même temps il posa sa main sur une dague effilée, qui, sans fourreau, pendait à son côté.—S'il tombe un cheveu de la tête de cet enfant, s'écria une femme d'une taille presque gigantesque, avant que tous les poils gris qui se dressent sur le crâne blanchi de la vieille Mitra, ne s'en soient détachés jusqu'au dernier, je veux que l'âme de ma mère brûle à tout jamais dans les chaudières du Diable.—Paix, paix ma mère, dit le premier interlocuteur : vous savez bien ce que j'ai promis au seigneur Ibraldi.—Je sais qu'Ibraldi, repliqua la vieille femme, est un lâche coquin, et que tu seras un scélérat si tu ne renonces pas à ton dessein.—Mais songez donc, Mitra, que j'ai reçu d'avance le prix du service.—Mais rappelle-toi, Néclam, que si ton père ne mourut pas sur un gibet, ce fut au noble comte de Rieux qu'il le dut ; et tu aurais le courage, toi, mon fils, toi que mes mamelles ont nourri, tu aurais le courage de rougir ton couteau du sang de celui qui épargna le tien !—ma mère,—ne m'appelle plus de ce nom, si le meurtre d'un enfant sans défense ne te soulève pas le cœur.—Mitra, vous voulez donc que la vengeance impitoyable du comte de Saint-Pol, nous poursuive partout?—Je crains moins la vengeance d'un homme, que celle ce Dieu. Tous les auditeurs, excepté le vieillard qui avait fait l'offre de sa dague, applaudirent à ces paroles. Mon fils, contiuua Mitra, remettons-nous en marche, et laissez la vie à cet innocent enfançon.—Que faire donc de cette bourse que je trouve maintenant plus lourde que lorsqu'elle me fut donée, dit Néclam.—L'abandonner, repliqua la Bohémienne, en la saisissant et la jetant au loin ; et prendre à la place celle-ci, dit un chevalier arme de toutes pièces, qui c'était approché des aventuriers, sans que ceux-ci l'eussent aperçu ; elle sera plus légère, car elle sera le prix d'une bonne action. En parlant ainsi, il déposait dans les mains de Néclam un large filet de soie qui se gonflait sur un nombre d'écus d'or triple au moins de celui dont Ibraldi avait payé par anticipation la mort de Jean. "Remettez-moi cet enfant," pour-

suivit l'inconnu dont le visage était caché par la visière abaissée de son casque, " et allez en paix." Le marché fut bientôt conclu, l'étranger reçut Jean des mains des Bohémiens, qui se remirent aussitôt en route. Ils purent remarquer en s'éloignant, qu'un corps d'hommes d'armes se tenait à quelque distance prêts à soutenir la demande du chevalier si l'on eût pas voulu y obéir. Celui-ci, ayant fait un signe à ses compagnons, l'un d'eux s'avança, prit doucement entre ses bras, l'enfant qui venait de s'éveiller, et le plaça devant lui sur son cheval. Le guerrier, qui, à la magnificence de son armure, semblait être le chef de cette petite troupe, suivi seulement de l'écuyer qui portait le jeune de Rieux, s'enfonça dans l'épaisseur du bois, et les Bohémiens l'eurent bientôt perdu de vue.

Pendant quelques instants, les deux cavaliers chevauchèrent en gardant un profond silence. Jean, qui croyait n'échapper à un danger que pour retomber dans un autre plus imminent encore, était pâle et tremblant, et restait muet. Le chevalier, que nous avons vu payer si généreusement la rançon du pupille du comte de Saint-Pol, se rapprocha de l'enfant et se penchant à son oreille : " rassure-toi," lui dit-il, avec une voix si douce que Jean s'en sentit tout ému, " rassure-toi, cher petit, ne crains rien, tu es maintenant avec des amis ;—vous me ramenez donc à Jacqueline ?—non pas encore, reprit l'étranger, elle ne t'a pas su garder assez bien !—Où me conduisez-vous donc ?—Dans une retraite où le Seigneur te protégera ; mais il faut, cher enfant, oublier Jacqueline, oublier jusqu'à ton nom même.—Pourquoi donc, fit Jean, en relevant fièrement sa tête, ne suis-je pas le fils de Guillaume de Rieux ?—Oui, sans doute, tu es le précieux rejeton de cet illustre guerrier, ; mais ton salut exige que tu fasses taire cet orgueil enfantin, tu ne t'appelleras plus désormais que PIERRE, entends-tu ?—Et qui veut cela ?—Moi,—Qui êtes-vous donc ?—TON ANGE GARDIEN !" Et relevant la visière de son casque, l'inconnu laissa voir à Jean, des traits purs et gracieux qui lui rappelèrent ceux de la noble dame

qui l'avait dérobé naguère à la fureur d'un sanglier. Alors l'enfant lui dit en souriant, " Que votre volonté soit faite !"

Ils s'arrêtaient en ce moment à la porte d'un monastère dont le guichet s'ouvrit aussitôt ; un moine se présenta : l'étranger lui dit à voix basse quelques paroles : puis il étreignit Jean avec force sur son cœur et déposa un baiser sur ses lèvres. Celui-ci sentit son visage inondé des larmes qui coulaient des yeux de son libérateur. " Adieu," murmura ce dernier d'une voix entrecoupée par les sanglots, "Adieu, craignez le Seigneur, et dans vos prières demandez-lui d'être un jour digne de ceux qui vous ont donné le jour." En achevant ces mots, l'inconnu remonta à cheval, prit le large avec son écuyer, et la porte du couvent se referma sur l'orphelin.

IX.

Le cadavre d'un enfant de dix à douze ans fut retiré d'un précipice : il était défiguré à ce point que nul ne put le reconnaître. Cependant, comme il portait les habits dont Jean de Rieux était ordinairement vêtu, il fut constaté, malgré les dénégations de Jacqueline et de son mari, que ce corps était celui du fils de Louise de Machecou. En conséquence, le Comte de Saint-Pol devint libre et entier possesseur des domaines de son pupille. Jacqueline et Prestat payèrent leur opiniâtre incrédulité d'un bannissement éternel des terres du Comte du Saint-Pol.

Les Hiéronimites voyaient avec un secret orgueil croître parmi eux en science, en esprit, en beauté, le jeune Pierre auquel ils aimaient à prêter une illustre origine, tant l'élévation de son âme trahissait un noble sang. Bénédict s'applaudissait chaque jour davantage des heureuses dispositions de son élève ; il cultivait son cœur et son intelligence avec une égale application, et voyait avec ravissement ce cœur s'ouvrir à tous les sentiments généreux, cette intelligence s'enrichir des connaissances les plus vastes et les plus utiles. Ce-

pendant, il craignait le caractère bouillant de son disciple. La chaleur du sang de Rieux se manifestait à chaque instant par des traits auxquels il était aisé de juger qu'une épée ne serait pas plus lourde à la main de Jean, qu'à celle de Guillaume.

Bien que Pierre fût avide de science, bien que l'étude l'occupât incessamment, il se plaisait à entendre les récits des prouesses chevaleresques de quelques-uns des humbles reclus qui avant de se couvrir du cilice, avaient trouvé le casque léger à leur front. Son cœur battait avec violence dans sa poitrine : ses regards étincelaient, quand on lui parlait des hauts faits des anciens preux. Il avait atteint sa dix-huitième année, et ne se sentait aucune vocation pour la retraite: la vie claustrale lui devenait de jour en jour insupportable. Une nuit enfin, sans prendre congé de ses vénérables hôtes, il franchit les hautes murailles du monastère, et plus gai que l'oiseau qui pour la première fois essaye ses ailes, il s'échappa dans la campagne.

A la naissance du jour, il fut atteint par plusieurs hommes bardés de fer, qui, formant autour de lui un cercle serré, l'empêchèrent d'aller plus loin. "Eh! Eh! beau moine," dit le chef de la troupe, "vous sortez de matines un peu trop tôt; mais il n'y aura rien de perdu pour le ciel ; car vous viendrez achever de les chanter avec nous, gentil novice, à rose menton de nonnain :" et aussitôt, quoique Jean pût faire pour se défendre, le discoureur le prit en croupe, et piqua des deux avec ses camarades. Ils ne tardèrent pas à arriver devant un manoir qui avait toute la physionomie de ces forteresses qui servaient alors à opprimer le faible et à protéger les criminelles entreprises des grands. Le pont-levis se baissa, et Jean fut contraint de suivre ceux dont il était le prisonnier dans une salle basse et voûtée, où un copieux déjeuner lui fut aussitôt servi.

"Comment t'appelles-tu, moinillon," dit à Jean le soldat qui l'avait arrêté.—Pierre—Pierre de quelle souche? D'une souche inconnue.—Enfant de l'amour! tu ne pouvais mieux tomber que parmi nous, gentil Pierre,

car nous ne connaissons pas, plus que toi, nos nobles parents. Allons, assieds-toi près de moi, et sable avec nous de ce vin qui avait usé plus d'un tonneau avant que tu n'eusses fait crier ta mère." Jean, pour qui les plaisanteries graveleuses de ses nouveaux hôtes ne manquaient pas d'attrait, s'assit sans façon, et relevant son froc autour de ses reins, il fit raison de toutes les santés qu'on lui porta, et dégusta le déjeuner avec une merveilleuse célérité de mâchoires.

Après le repas, on proposa une partie de jeu, et comme les routiers (car c'étaient des routiers en la compagnie desquels se trouvait alors le novice fugitif,) avaient remarqué à la ceinture de Jean une bourse assez ronde, il fut invité à y prendre part. Il eut un bonheur tel, qu'un des joueurs s'en impatienta et lâcha quelques paroles grossières dont le fils de Guillaume se tint pour offensé. Il répondit gaillardement à l'insolent soldat ; celui-ci saisissant sa large épée voulut en briser la figure du jeune garçon ; mais Jean, qui devina son intention, lui assena un si rude coup sur le front, qu'il le fit rouler à trois pas de la table. Tous les routiers se prirent à rire du méchef de leur camarade et ils voulurent à l'instant même revêtir d'une cuirasse, et armer d'une dague, le jeune gars qui débutait si vigoureusement. La cérémonie de sa réception se fit avec tous les lazzis possibles, et toutes les libations d'usage.

En ce moment survint un chevalier qui portait une riche armure damasquinée en or. "Maître," dit le chef de la troupe, au nouveau venu, "vous voyez un champion qui tout à l'heure n'était qu'un moinillon ridicule, et qui maintenant est un soldat comme votre Seigneurie n'en aura pas beaucoup vu à son service." Tandis que le routier parlait ainsi, le personnage à qui il s'adressait, arrêtait sur Jean, un regard fixe où se peignait à la fois un profond sentiment de haine et une invincible terreur. "C'est bon, c'est bon," dit-il enfin, avec une humeur mal déguisée, "demain nous parlerons de ce garçon ; aujourd'hui, d'autres soins doivent nous occuper : vous avez besoin de repos, vous

autres, depuis dix jours que vous tenez la campagne; allez faire un somme là haut: toi, ajouta-t-il en retenant celui qui lui avait parlé de Jean, "reste; j'ai quelques mots à te dire. Vous, blondin," poursuivit-il, en se tournant vers le jeune de Rieux; "vous, blondin au poignet de fer, suivez vos nouveaux amis, et, point de querelles entre vous, entendez-vous beaux compagnons!" Les soldats s'inclinèrent et sortirent en emmenant Jean avec eux.

Quand ils se furent éloignés, le Comte de Saint-Pol, (car c'était lui qu'avaient salué du nom de chef, les aventuriers)—le Comte de Saint-Pol, se laissant tomber sur un fauteuil, dit, avec une voix à laquelle la colère prêtait des vibrations sépulcrales: "C'est donc ainsi que tu as gagné le collier d'or? c'est donc ainsi que tu as servi ton maître, Ibraldi?—Que voulez-vous dire, Monseigneur, et d'où naît tant d'émotion?—Eh quoi? n'as-tu pas vu?—Qui donc?—Et, par Saint Wast! mon illustre pupille donc!—Jean de Rieux!—Lui-même; il était assis à tes côtés.—Impossible!—Impossible, malheureux! crois-tu donc que j'aie la berlue?—Je ne dis point cela, Sire, mais votre erreur vient probablement de quelque analogie étrange.—Erreur! analogie étrange! imbécile! j'ai des yeux, si tu n'en as pas! oui, c'est Jean de Rieux dont tu admirais tout à l'heure la force merveilleuse.—O Satan! Néclam tu me le payeras cher!—Sot, qui se confie aux serments d'un jongleur!—Pardon, Monseigneur, pardon;" et Ibraldi se jeta aux pieds du Comte de Saint-Pol. "Ce que la main d'un traître Bohémien n'a pu faire, celle de votre serviteur le fera sans trembler.—Va donc, et songe que ce n'est qu'à ce prix que je t'accorderai merci!"

X.

Une lampe en main, un jeune homme interrogeait avec une vive curiosité chaque partie d'un vaste appartement où, seul, il se trouvait à une heure très avancée de la nuit. Les tentures qui décoraient cette chambre,

étaient flétries et en lambeaux : elles dataient visiblement d'un siècle ou deux. De pesantes armures étaient suspendues aux murailles, et de courtes inscriptions disaient que la victoire les avait attachées là. Soudain, un immense tableau qu'encadrait une large bordure chargée de pieuses devises, arrêta les regards du visiteur. Le peintre avait représenté sur un panneau de cèdre :—Un chevalier revêtu de ses habits de guerre, et qu'un ange protecteur retirait des eaux d'un fleuve rapide. Auprès de ce groupe, on apercevait la vierge de miséricorde, tenant entre ses bras son divin fils ; les rayons qui s'échappaient de la double auréole de leurs fronts, répandaient la lumière et la vie autour du chevalier. Sur les deux rives du fleuve s'élevait une magnifique cité, une Jérusalem nouvelle, dont les murs l'illuminaient des feux de la Croix Sainte qui, resplendissante, brillait à l'horizon dans des flots de pourpre et d'or.

Une légende, tracée en vieux langage sur les bords de cette mystique peinture, rappelait que Roland, sire de Rieux,* menacé d'un péril imminent, eut une vision céleste, celle-là même reproduisait le tableau. Averti par cette révélation divine,, il échappa à ceux qui avaient médité sa perte. Pour remercier Dieu, il entreprit un long pélerinage, éleva une chapelle à son bon ange et voulut qu'un souvenir de l'assistance qu'il en avait reçue restât à jamais dans le château que devaient, après lui, habiter ses descendants.

Jean, car c'était lui qui se complaisait à étudier ainsi toutes les décorations, tous les vieux meubles de ces lieux où avaient vécu ses ancêtres, Jean immobile et sous l'empire d'un sentiment religieux, ne pouvait éloigner ses regards de la scène que lui offrait le tableau. Tout à coup le panneau peint tourna sur lui-même et laissa voir dans l'ouverture vide du cadre, une femme voilée et vêtue de blanche laine. " Le temps passe," dit-elle, " hâtez-vous de me suivre : un

* Il fut un des seigneurs qui s'assemblèrent à Vannes, en 1202, pour venger la mort d'Artus, Comte de Bretagne, traîtreusement mis à mort par les ordres de son oncle *Jean Sansterre*;

instant de plus, et le poignard d'un assassin vous percera le cœur." Le visage de cette femme était caché, on ne pouvait la reconnaître ; mais il sembla au Comte de Rieux que cette mélodieuse voix ne retentissait pas pour la première fois à son oreille. Il répondit à la nonne mystérieuse, comme au chevalier qui l'avait tiré des mains des Bohémiens, " que votre volonté soit faite." En se précipitant à travers l'ouverture du cadre qui se referma sur lui aussitôt, il se laissa conduire par son guide protecteur dans d'inextricables détours, à l'extrémité desquels il se trouva en rase campagne. Là, plusieurs, écuyers qui semblaient l'attendre, à un signe de la religieuse, prirent avec lui la route de Vannes.

Quelques heures après le départ de Jean, deux routiers s'approchèrent du lit où ils le supposaient endormi. L'un d'eux élevant une lanterne, que, jusque-là, il avait tenue cachée sous son manteau, à la vue de la couche qui n'avait pas même été foulée ; " par Belzébut," s'écria-t-il, " l'oiseau n'a pas reposé au nid. Trahison," reprit au dehors une voix terrible, " malheur à toi, Ibraldi !"

XI.

A quelque temps de là, le Duc de Bourgogne ayant convoqué tous les seigneurs des fiefs de ses domaines, les constitua en cour souveraine. Il s'agissait de juger un de leurs pairs accusé d'avoir lâchement assassiné le Comte Guillaume de Rieux à la bataille de la Roche de Rion ; d'avoir voulu faire empoisonner Haute et Puissante Dame Louise de Machecou, Comtesse de Rieux ; et d'avoir enfin, par félonie, tromperies et maléfices, usurpé les droits de leur fils Jean 1er. du nom.

L'accusé se présenta devant cet auguste tribunal ; il nia tout avec une arrogante audace. " Prenez garde, comte de Saint-Pol," lui dit le Duc, " j'ai dans mes mains des preuves accusatrices devant lesquelles toute dénégation est impossible !—Que ceux qui les ont

fournies à Votre Grâce, reprit Saint-Pol avec hauteur, osent se montrer, et je les confondrai devant vous. Au reste, vous magnanime prince, et vous illustres seigneurs, s'il faut pour faire éclater mon innocence, recourir au *jugement de Dieu*, qu'il me soit octroyé par votre gracieuse volonté." *Amen*, répondirent les juges. "Voici mon gage de défi," ajouta le comte, et levant fièrement la tête, il porta sur l'assemblée un regard provocateur, et jeta son gantelet au pied du trône du Duc de Bretagne. Je l'accepte, dit un chevalier, qui, détachant la visière de son casque, laissa voir à tous les spectateurs sa blonde et jeune figure. En ce moment, un moine, dont un vaste capuchon enveloppait entièrement le visage, s'approcha du chevalier: "Fils de Guillaume," lui dit-il, "voici l'épée de votre illustre père, elle n'a jamais failli entre ses mains, qu'elle triomphe encore dans les vôtres !"

Aussitôt l'arène fut ouverte ; les deux adversaires y étaient à peine entrés, qu'ils se précipitèrent l'un sur l'autre avec la rapidité de la foudre. Dans ce choc terrible, l'épée de Jean rencontra le défaut de la cuirasse de Saint-Pol, et s'enfonça dans le flanc de celui-ci dont le sang jaillit à gros bouillons.

A cet aspect, le moine qui avait remis au comte de Rieux, le glaive de son père, accourut près du blessé, qui ressentait déjà les atteintes d'une mort prochaine : "Comte de St.-Pol," cria-t-il, en présentant un crucifix au vaincu, "sur l'image du Dieu mort pour nous, reconnaissez vos erreurs, et pour sauver votre âme de la damnation éternelle, faites l'entier aveu de vos crimes." Viens, dit le mourant, d'une voix affaiblie, viens, Bénédict, en recevoir la confession. Mais, à l'instant où le prêtre se baissait pour l'écouter en effet, le comte le saisit à la gorge et l'étrangla en poussant un rire strident.

La chapelle de Rieux avait repris ses riches tentures, ses fleurs et ses parfums ; les volées du clocher redisaient de joyeux airs ; les bannières des Sires de Rieux

flottaient au sommet des tourelles, comme au jour du baptême de Jean ; un couple, jeune et beau était à l'autel ; le prêtre venait de donner aux deux nobles fiancés, la bénédiction nuptiale, lorsque, vètue de l'habit des servantes du seigneur, une femme pâle, mais belle encore, malgré l'âge et la souffrance, s'approcha des deux époux : après s'être agenouillée devant l'image de la Vierge, elle prit la main de l'épousée, et la plaça dans celle de Jean de Rieux ; " Isabeau de Clisson,' lui dit-elle, ' à vous maintenant d'être son ANGE GARDIEN !"

Cette femme, c'était Louise de Machecou, qui passa le reste de ses jours au couvent de Sainte-Marie, où elle mourut en odeur de sainteté.

LE MISSIONNAIRE

Par une claire nuit du mois d'Août 1834, j'avais franchi la barrière des martyrs, laissant derrière moi Paris et son tumulte éternel. Le roulement des voitures qui sillonnent incessamment ses mille rues, n'arrivait plus à mon oreille que comme le bruit lointain du flot mourant sur la grève. Mon excursion m'avait conduit au pied des buttes Montmartre; favorisé par une brise légère, je suivis une voie étroite et sinueuse qui montait jusqu'au sommet du rocher. Parvenu au tertre le plus élevé, je voyais se dérouler devant moi la ville immense et ses nombreux monuments qui comme autant de têtes, la dominent et se dressent vers le ciel. Ici, les tours Notre-Dame, avec leurs balustrades et leurs ogives; la Tour St. Jacques, et ses monstres à gueules béantes; l'Hôtel de Ville et son clocher; là, le dôme des Invalides, la ligne immense des toitures du Louvre et des Tuileries. J'allais compter un à un ces somptueux édifices, et perdre ma pensée dans leurs vieux souvenirs, lorsque soudain, l'ombre d'une lumière se dessina sur un pan de mur qui longeait le terrain où je m'étais arrêté. Je retournai la tête, une clarté douteuse éclairait les vitraux d'une ancienne église qui, à demi-ruinée, se tient encore debout sur le rocher. A cette heure, quel sacrifice s'accomplissait sous ces voûtes? Je m'avançai, collai mon oreille à la porte dont les ais mal joints fermaient à peine la maison du Seigneur, pas le plus léger bruit ne se fit entendre, et cependant une pâle lueur se reflétait sur les vitres brisées. Obéissant à une curiosité inquiète, de la main, je poussai la porte qui céda facilement. La lumière que j'avais aperçue du dehors,



brillait à l'extrémité de la nef. Je me glissai avec précaution, le long des piliers, et tournant mes regards vers une chapelle retirée, je vis un prêtre qui les mains jointes, le front courbé, priait religieusement. Ni le bruit que j'avais fait en ouvrant la porte de l'église, ni le retentissement de mes pas sur les dalles, n'avaient pu le distraire de ses pieuses méditations. Sur l'autel, brûlait un cierge dont les rayons vacillants éclairaient un crucifix. Quelques minutes s'écoulèrent sans que le prêtre quittât son humble posture. Enfin, relevant la tête, et jetant les yeux sur une image qui décorait le fond de la chapelle, " Saint Xavier, s'écria-t-il, en se frappant la poitrine, donne-moi et ta vertu, et ton courage évangélique pour accomplir ma sainte mission, pardonne à mes larmes, elles coulent pour ma jeune sœur que mon absence va laisser exposée aux tentations de ce monde. Loin de son guide, de son frère chéri, suivra-t-elle toujours la voie du Seigneur, honorera-t-elle à chaque instant de sa vie, le Dieu de miséricorde que je lui ai appris à servir et à aimer! Soutiens le frère et la sœur, Saint du Paradis, bénis ma prière. Et le prêtre s'agenouillait, lorsqu'au bruit que fit en tombant, une chaise que je heurtai, il se releva. "Quelqu'un m'écoute, dit-il, d'une voix forte, et s'avançant vivement à ma rencontre, il me saisit les mains, et m'examina en silence. " Que faites-vous ici, à une heure aussi avancée de la nuit, ajouta-t-il ? Est-ce l'impiété ou la foi qui vous amène devant Dieu ?" En parlant ainsi, sa figure était belle. Son front, jeune et plein de mélancolie, trahissait une fervente inquiétude, ses yeux brillaient d'un feu sombre et agité, ses lèvres serrées laissaient tomber une parole brève et sonore. " Si vous avez franchi le seuil du temple pour prier devant le Seigneur, continua-t-il, sans me laisser le temps de lui répondre, " à genoux, élevez votre âme au ciel !" Et de la main, il me montrait les degrés de l'autel, sur lesquels il se prosternait. J'obéis en silence. Agenouillé près de lui, je cherchais dans la figure mourante du Christ dont la croix était devant moi, des pensées de tristesse et de dévotion, lorsque le

jeune prêtre, avec un sourire ineffable de douceur et de charité, me glissa dans la main un missel à reliure richement ornée. J'ouvris le livre. Après une prière naïve en l'honneur de Saint-François Xavier, que contenait le premier feuillet, voici ce que je lus.

" La nuit de l'Assomption, en l'année 1534, Messire Ignace de Loyola, Messire François Xavier, fils de Jean Jyne gentilhomme de Navarre, et Pierre Lefavre, bachelier ès-lettres et sciences, docteur enseignant au collége de Beauvais, se réunirent dans l'église de l'abbaye de Montmartre, et sous les voûtes de la chapelle souterraine, prononcèrent d'un commun accord, le vœu de chasteté et de pauvreté. Ils jurèrent devant Dieu, de faire le voyage de la Terre-Sainte et de s'y dévouer à la conversion des infidèles. Pierre Lefavre ordonné prêtre seulement depuis quelques jours, dit la messe à laquelle ils communièrent en toute pureté de cœur. Fidèles à l'engagement qu'ils avaient contracté devant Jésus-Christ, deux ans après, ils se rejoignirent, tous les trois, à Venise, et pour commençer ses œuvres de charité, Xavier alla se loger à l'Hôpital des Incurables, où il dévoua son corps et son âme au service des malades. Ses soins pour les pauvres et sa douceur lui concilièrent tous les esprits. La renommée de sa piété s'étendit bientôt au loin; Jean III., roi de Portugal, qui voulait favoriser la propagation de l'évangile dans ses états de l'Inde, appela Xavier près de lui, et lui demanda d'aller convertir son peuple. Xavier se dévoua à cette bonne œuvre. Il s'embarqua à Lisbonne, et cinq mois après, il touchait le port de Mozambique. Arrivé à Goa, il commença sa sainte mission. La sonnette à la main, il parcourait les rues, pour avertir les pères et les mères d'envoyer leurs enfants et leurs esclaves au catéchisme. Il prêchait assidûment, attaquant les vices, et travaillant à la réformation des mœurs. De là, il passa dans le royaume de Travancor, où en neuf mois, il baptisa de sa main dix mille idolâtres. Il fit détruire les temples des idoles qui se trouvaient encore sur la côte, et construire à leur place des églises. Le

zélé missionaire se transporta ensuite à Mélia, appelée aussi, la ville de Saint Thomas, parce que ce saint y reçut le martyre. Il y fit des conversions éclatantes, visita le tombeau où avaient reposé les restes du saint apôtre, et se mit en route pour Malaca. Là, il eut la consolation de convertir non seulement un grand nombre d'idolâtres, mais encore de Juifs et de Mahométans. Enfin, il partit pour les îles de Banda. Comme une tempête furieuse s'était élevée pendant la traversée, Xavier se mit à genoux sur le tillac, pria Dieu, et la tempête cessa. L'équipage voyant ce miracle, se prosterna, et demanda le baptême, à grands cris. Xavier les baptisa tous.

Après six semaines de navigation il arriva à Ternate, la principale des Moluques, où sept villages chrétiens manquaient absolument de prêtres. Xavier crut se devoir à ce troupeau abandonné ; il y ranima la foi, réforma quelques désordres qui s'y étaient introduits, et y administra les sacrements. De Ternate, il passa aux îles de More, habitées par un peuple encore barbare. Xavier prêchait la parole divine, mais pas un de ces sauvages ne voulait l'entendre, les femmes mêmes le battaient et le tournaient en dérision. "Si ton Dieu est le Dieu tout-puissant, dit un vieillard, l'ancien de la tribu ; qu'il te commande de rendre la vie à la fille bien aimée que je viens de perdre ;" et de la main, il montrait le corps inanimé de son enfant. Xavier s'approcha, toucha de son crucifix le linceul qui enveloppait la morte ; la jeune fille se leva. Alors les femmes, les hommes et les enfants confessèrent que la parole de Jésus-Christ était la parole de vérité, et ils demandèrent à se convertir.

Après tous ces travaux, Xavier revint à Goa. Déjà, un collége et un séminaire de la compagnie de Jésus y étaient établis. Il y fut reçu comme le père commun, régla les affaires de la chrétienté des Indes, distribua dans les provinces du continent et des îles, ceux de ses confrères nouvellement arrivés, et marqua la place de ceux que l'on attendait. L'année suivante, il partit pour le Japon, et arriva à Canguxima ; mais voyant

qu'il ne recueillait aucun fruit dans ce lieu où dominaient les Bonzes, prêtres du pays, Xavier s'achemina vers Macao. Il n'y fut pas plus heureux, comme on le voit, dans les lettres qu'il écrivit alors en Europe. "Je n'entends point ce peuple, disait-il, et il ne m'entend point." S'étant présenté devant le roi de Macao, Xavier n'en reçut pas bon accueil. "Que me veut ce mendiant, dit le roi ; qu'on le chasse à l'instant." Alors Xavier comprenant que le peu de succès de sa mission, était dû, dans cette circonstance, à la simplicité de son costume qui n'était que celui d'un pélerin, songea, dans l'intérêt de la religion, à quitter son modeste habit. Il se revêtit des plus riches étoffes, prit quelques valets à sa suite, et précédé de joueurs de cymbales, se fit annoncer au roi de Macao. "Je t'apporte des présents, puissant monarque," dit Xavier, en entrant.—Soyez le bienvenu, digne homme, répliqua le prince, et s'avançant vers Xavier, il le fit asseoir près de lui sur une natte de citronniers. Ainsi réussit l'innocent artifice du pieux Missionnaire. Il obtint du roi, non seulement la permission de prêcher, mais encore un édit qui permettait à qui le voudrait, d'embrasser la religion du père Xavier. Il laissa dans ce lieu plus de trois mille chrétiens, si attachés à leur nouvelle croyance, que vingt-cinq ans après, on trouva qu'ils l'avaient conservée dans son intégrité.

Il restait à Xavier une tâche bien importante, c'était d'aller évangéliser la Chine. Quoiqu'il y eût peine de mort pour tout étranger qui aurait osé s'y introduire, Xavier, confiant dans le Seigneur, partit seul, sur un vaisseau portugais qui faisait voile pour l'île de Sancian. Quelque risque qu'il y eût a mettre le pied sur le sol chinois, Xavier y était décidé, et il se préparait à débarquer, sur la côte, à vingt-cinq lieues de Canton, lorsqu'il tomba malade. Sentant que le moment était arrivé où Dieu allait le rappeler à lui, il pria les gens de l'équipage de le transporter sur le pont du navire, et là les mains tendues vers la terre ; 'Mon Dieu,' dit-il, 'vous avez voulu que votre serviteur montrât seulement la route à

ses frères, que votre sainte volonté soit faite !" Et son âme s'exhala dans le sein de son divin maître.

Ainsi mourut St. François Xavier. Il n'était âgé que de quarante-quatre ans, dont il en avait passé quinze dans ses laborieuses missions. Vingt jours après sa mort, le navire toucha l'île de Sancian. Lorsqu'on descendit son corps dans la fosse qu'on lui avait creusée sur le rivage, il avait toute la fraîcheur de la vie, et répandait de suaves odeurs."

J'achevais la lecture de ce simple récit, lorsque le jeune prêtre se levant : " Frère ! dit-il, d'une voix inspirée, vous m'avez vu pleurer, il y a quelques instants, mais la prière a fortifié mon âme, mes larmes se sont séchées dans mes yeux. J'étais venu chercher près de mon saint patron, le courage, la foi nécessaires pour me soutenir dans la mission que m'a confiée la compagnie de Jésus, et le tombeau de Xavier a donné, à ma religion la force et la charité qui brûlaient de leurs flammes divines le cœur de l'apôtre de Jésus-Christ. Voyez, ajouta-t-il, voyez ces rives lointaines, (et il me montrait, dans le fond de la chapelle, un tableau qui représentait la tombe de Xavier :) voilà la terre promise !—Et la terre du martyre ! m'écriai-je involontairement.—Que le ciel vous entende, reprit avec feu, le disciple du Christ, car sur la pierre du sacrifice est la palme céleste . . . Et maintenant,' continua-t-il d'une voix presque suppliante; ' puisque Dieu a voulu que vous fussiez témoin de mes plus secrètes pensées refuserez-vous à un frère le service qu'il va demander à un autre frère, refuserez-vous de m'assister à ma dernière messe sur le sol natal. Voici un livre de prières, remplaçez pour quelques instants le clerc que l'église donne à notre ministère, ayez en moi la confiance que j'ai en vous." Il n'avait pas fini de parler, que déjà, je tombais à genoux, tant il y avait dans ses paroles une foi qui allait à l'âme. Que dirai-je de plus, les saints mystères s'accomplirent, et l'aube naissante éclairait les antiques voûtes de l'église de Montmartre, lorsque dans les bras l'un de l'autre, nous échangeâmes un long et dernier adieu.

L'HERMITE DE ROLANDSECK.

CHRONIQUE DES BORDS DU RHIN.*

Le fier Roland de qui les grands travaux
Ont à jamais illustré la mémoire,
Laissa la vie aux champs de Roncevaux :
Du moins ainsi le raconte l'histoire ;
Mais sur ce point certain vieux chroniqueur,
Savant profond, de l'histoire diffère ;
Il fait mourir, sous la cendre et la haire,
Le paladin qui, du maure vainqueur,
Fut de son siècle et l'espoir et l'honneur.
Je m'en vais donc, narrateur véridique,
Naïvement traduire la chronique
Qu'à Rolandseck je me suis fait conter,
Salut ! à qui voudra bien m'écouter.

Dans un castel, qui sur la roche nue
Etait assis et menaçait la nue,
Vivaient ensemble un illustre seigneur
Et jeune enfant, fille soumise et tendre,
Qui de s'aimer faisaient tout leur bonheur.
On n'avait vu jamais tant de douceur,
Tant de beauté (vous devez bien m'entendre
C'est d'Hildegonde ici que, trait pour trait,
Je vous retrace en deux mots le portrait.).
Quant au vieillard sa bonté paternelle
Pouvait à tous être offerte en modèle.

Or, il advint que chevalier un soir,
(Il faisait froid et le ciel était noir)

* Tirée des Lettres sur les bords du Rhin, par Madame de M . . . .



L'Hermite de Rolandseck

FISHER, [illegible] LONDON, & PARIS 183[illegible]

S'en vint clamer au pied de la tourelle :
On ouvre, il entre, il est fort bien reçu,
S'assied à table et boit le vin du cru ;
Mais l'échanson dont blanche main lui verse
Le frais nectar est dame de beauté :
C'est une grâce, une divinité.
Le preux surpris, que d'un trait l'amour perce.
Sur cette belle, ébloui, transporté,
Laisse longtemps son regard arrêté.

Cette beauté c'était notre Hildegonde ;
Dans l'Allemagne elle était sans seconde.
Rien n'égalait sa naïve candeur,
Et dans ses yeux parlait toujours son cœur.
" Mon Dieu !" se dit en la voyant si belle
Le chevalier qui même à peine a bu,
Rougit comme elle et comme elle est ému
" Mon Dieu ! jamais l'Ottoman infidèle
" Dont si souvent j'ai battu les soldats
" Ne m'a trouvé si tremblant . . . . mais, hélas !
" Quel trouble affreux se passe en ma cervelle.
" *J'aime !* . . ." Il se tait, n'ose lever les yeux,
Puis au vieillard ayant fait ses adieux
Comme à la dame, à la fin il se lève
Et va dormir—Il dort et plus d'un rêve
Offre à ses yeux l'objet de son amour.
Mais il s'éveille et l'aube de retour,
Lui dit qu'il faut se remettre en voyage :
Il a bientôt préparé son bagage
Et du castel il a franchi la cour.

Le vieux baron s'approche et lui dit : "Sire,
" Ne pourriez-vous à cette heure me dire
" Quel hôte illustre a reçu mon château ?
"—Je suis Roland, neveu de Charlemagne,
"—Roland ! Seigneur, Croyez qu'un nom si beau
" A retenti jusqu'en cette campagne.
" Je vous connais, je connais ces grands coups
" Qu'avec respect on cite en Allemagne !

" Seigneur Roland, demeurez avec nous
" Un jour de plus, ma fille vous en prie."
Notre Hildegonde écoutait ce discours
Et sa rougeur la rendait plus jolie.
" —Seigneur restez, oui restez quelques jours,
" Mon père ici, par ma voix, vous supplie."

Roland ravi se prosterne à genoux :
" —Soyez, dit-il, au vieux baron, mon père ;
" —Je le veux bien ; devenez son époux.
" En vous donnant une fille si chère
" Je crois tout faire et pour elle et pour vous !
" Vous la rendrez heureuse je l'espère . . .
" —J'en fais serment !" Or, pour des nœuds si doux
Dans le manoir bientôt tout se prépare;
Mais de la guerre une horrible fanfare
Soudain annonce au château le retour.
Il faut partir quoiqu'en dise l'amour,
Il faut demain se remettre en campagne
On va se battre aux confins de l'Espagne ;
Roland ne peut manquer au rendez-vous.
Oh ! quel chagrin de quitter la compagne
Dont il allait être l'heureux époux !
Comme du sort, de son bonheur jaloux,
Le bon neveu du fameux Charlemagne
Cent fois tout bas maudit l'affreux courroux.

Il quitte enfin la paisible demeure.
Sa fiancée, en le voyant partir,
L'âme brisée, est prête à défaillir.
Il est parti !—La jeune vierge pleure,
Elle gémit, et la nuit et le jour
Demande à Dieu l'heureux et prompt retour
De son amant . . . Inutile prière !
Du vieux château franchissant la barrière,
Un bruit fatal lui révèle son sort . .
Roland n'est plus . . . en Espagne il est mort !

Pauvre Hildegonde ! Elle tombe pâmée
(Car elle aimait comme elle était aimée)

" Roland ! Roland !" Ce nom qu'avec sanglots
Elle redit aux gémissans échos
Trahit, hélas ! tout le deuil de son âme.
Son père en vain avec douceur réclame
Plus de raison, plus de calme.—Jamais
Rien ne pourra suspendre ses regrets ;
Tout l'importune et l'afflige en ce monde !
Le vieux baron, vaincu par la douleur,
Meurt à son tour et la triste Hildegonde,
Dans le manoir, pleure un double malheur.

Mais Dieu l'entend ! Sur la vierge éplorée
Dieu protecteur étend sa main sacrée.
" Viens," lui dit-il, " pauvre Ange, calme-toi ;
" N'écoute plus un désespoir funeste.
" Un autre époux t'est réservé :—c'est moi !
" L'autel est prêt ; Viens qu'un hymen céleste
" Me donne enfin et ton cœur et ta foi."

A cette voix la vierge réveillée,
D'habits de deuil aussitôt dépouillée,
Sur son beau front, pâli par le chagrin,
Laisse tomber le blanc voile de lin.
Le cloître s'ouvre et la jeune recluse
Au pied du trône où s'assied le sauveur,
Toutes les nuits priant avec ferveur,
Trouve la paix.—Sa longue douleur s'use
Et de Dieu seul l'amour règne en son cœur.

Et cependant sur le champ de carnage
Le preux n'est point resté mort étendu ;
Son corps a bien reçu plus d'un outrage ;
Mais à la vie il est enfin rendu.
La paix est faite, et du grand Charlemagne
Le beau neveu (peut-être un peu changé)
Vient du monarque un jour prendre congé.
Sur son coursier il part pour l'Allemagne,
Et sans retard il revient au château
Où doit l'attendre une douce compagne.

Que trouve-t-il ? Son beau père au tombeau,
Sa fiancée ! O cruelle surprise !
Sa fiancée, épouse de l'église ! . . .
A ce coup là, Roland est resté froid ;
Mais il se tait, car son dessein bien vite
Est arrêté : casque et cuirasse il quitte,
Et revêtu du sombre habit d'hermite
Sous un rocher il s'enfonce tout droit.

Chaque matin du Christ l'auguste image
Du grand Roland recevait l'humble hommage ;
Chaque matin, les yeux baignés de pleurs,
A la croix sainte il disait ses douleurs.
Sur le vieux roc une étroite chapelle
S'est élevée, et de là, chaque jour,
Roland peut voir la noble damoiselle
Qui lui promit gage d'un chaste amour.
Nonne pieuse erre seule en la cour
Du noir moutier, sa demeure éternelle :
C'est Hildegonde ! hélas ! oui, c'est bien elle !

Mais un matin, jour d'horreur et de deuil !
Dans le couvent on creusait un cercueil.
L'airain pleurait, la cloche matinale
Sonnait le glas d'une jeune vestale.
Roland s'éveille ; un noir pressentiment
Saisit le cœur du malheureux amant.
L'âme troublée, il gravit sur la roche.
Dans les vieux murs du cloître révéré
Marche en silence un cortége éploré
Qui d'une fosse incessamment s'approche.
On y dépose une chaste beauté
C'est son amie ! ô combien elle est belle !
Non c'est un ange, une divinité
Qui va bientôt, s'élevant sur son aile,
Gagner le ciel où le Dieu de bonté
Marqua sa place : elle est à son côté.
C'est là le prix de son amour fidèle,
De ses douleurs et de sa pureté.
Des saints élus la phalange immortelle

S'ouvre ;—Hildegonde avec sérénité
S'assied près d'eux : c'est pour l'éternité.

Roland a vu ! ses yeux n'ont plus de larmes,
Il veut mourir, il ressaisit ses armes,
Il veut aller chercher dans les combats
Un glorieux, un utile trépas.

Mais sur le seuil de son humble hermitage
La mort l'arrête ;—il tombe et son visage
Se tourne encor vers les murs du saint lieu
Où mourut vierge une amante adorée :
D'un long regard à l'église sacrée
Le preux mourant jette un dernier adieu.

Du grand Roland je vous ai dit l'histoire :
Ces lieux du brave ont gardé la mémoire.
De Frankenworth le nom barbare et sec
A cédé place au nom de Rolandseck.

LA TOUR FATALE.

Le 21 Septembre de l'année 1539, une troupe de gens à cheval, suivait en silence les rives de la Vonne. Le ciel était pur, la nuit calme, on n'entendait que le bruissement des feuilles agitées par un vent frais, et le pas lent et mesuré des chevaux.

" Par le divin Jésus, quand donc arriverons-nous au château de Luzignan !" s'écria d'une voix entrecoupée l'un des cavaliers qui portait le capuchon et la robe brune d'un religieux de St. François.

" N'ayez impatience, révérend père," répondit un écuyer qui dirigeait son cheval en tête de la troupe, " encore une traite et vous ferez halte."

" Une traite, sainte-vierge, mais les traites de ce pays sont comme les routes de l'enfer, on n'en voit jamais la fin ! . . . j'affirme en toute sûreté de conscience," ajouta le Moine, " que ce sentier n'a point été tracé par la main d'un chrétien, ma monture y a déjà perdu ses quatre fers et y laissera tout à l'heure son cavalier, si Dieu ne nous vient en aide !"

" Il nous semble," interrompit une voix qui partait du milieu de la troupe, "que le frère Aqua-viva porterait mieux le rochet que la bride de son cheval."

" Riez, riez, sire," répondit celui-ci, " pour moi, dans ce pays du diable, je ne saurais en avoir envie."

" Silence," cria la même voix, " silence !" . . et se détachant du groupe qui l'entourait, un cavalier piqua droit à l'écuyer qui venait de s'engager sous les hautes futaies d'un bois. " Arrête, varlet," lui dit-il, " tu te trompes de route" . . .

" Pardonnez, sire, à votre serviteur," répondit l'écuyer, en mettant pied à terre, et en s'inclinant avec respect, " l'avenue de la forêt est la seule qui conduise au manoir."—" C'est singulier," murmura à voix basse le cavalier, " notre cousin d'Orléans qui devait venir à notre rencontre, ne paraît pas" . . . et retenant



La Tour fatale.

London.
H. FISHER, R. FISHER, & P. JA[illegible]
1837

la bride de son cheval il semblait hésiter, lorsque par un mouvement rapide, tirant son épée du fourreau, "armes hautes, Messieurs," s'écria-t-il, "et donnant de l'éperon, il disparut sous l'épaisseur du feuillage, les cavaliers le suivirent.

Une heure s'était écoulée, après avoir traversé le bois dans toute sa longueur, la troupe était arrivée devant le château de Luzignan. Les rayons de la lune tombaient à pic sur les tours antiques du manoir. Ces murailles massives, ces tourelles à demi-ruinées, ces bastions couverts de lierre, présentaient un aspect à la fois imposant et mélancolique. Tout à coup, une flamme légère sembla courir de fenêtre en fenêtre, des ombres se dessinèrent derrière les vitres, le pont-levis s'abaissa, et les portes du château s'ouvrirent à deux battants.

"Halte, Messieurs," cria le chef de la troupe, "c'est au Duc d'Orléans à venir baiser la main de l'Empereur d'Allemagne."

"Mais par la Très-Sainte-Trinité, je ne vois venir ni duc, ni pages," dit à voix basse le religieux, en se rapprochant de son maître, "de grâce interrogez notre guide, sire. . . ."

Le guide avait disparut. A ce moment, Aqua-viva ne put contenir davantage la panique qui le dominait. "Seigneurs et Barons," exclama-t-il, en faisant tous ses efforts pour se tenir droit sur sa selle où la frayeur le tenait courbé en deux, "nous sommes loin de Madrid !"

Le frère dit vrai, interrompit l'empereur d'une voix où perçaient le mécontentement et l'inquiétude, à vous, chancelier, de lui répondre, ajouta-t-il, en se tournant vers un cavalier qui se tenait respectueusement à ses côtés.

"Sire," reprit celui-ci : "fiez-vous à la loyauté du roi de France ; s'il vous a donné libre passage dans son royaume pour aller châtier vos ennemis de Flandres, c'est en bonne intention qu'il l'a fait, et non pour vous tendre des embûches."

"Songez, Messire de Hello, que quoiqu'il arrive, vous en serez responsable sur votre tête!" . . . et

l'empereur dégagea le pied de l'étrier, et l'appuyant sur les épaules d'un page, il descendit de cheval, puis il franchit le pont-levis et pénétra sous le vestibule du château.

Un silence de mort régnait sous ces voûtes immenses. Comme autant de piliers, de grandes statues de guerriers s'échelonnaient tout le long de la première galerie, et portaient à la main, des fanaux allumés. A l'extrémité de cette pièce, deux larges rideaux entr'ouverts, laissaient apercevoir une autre salle où une table circulaire, chargée de mets et de lumières, était dressée.

" Eh bien, excellentissime Aqua-viva," dit en s'adressant au Moine, le chancelier Hello, " convenez que le diable nous traite en grand seigneur, et que voici un souper qui va vous réconcilier avec lui ?"

Dieu me garde d'y toucher, reprit le religieux avec un soupir qui laissait deviner la grandeur de son sacrifice.

Trève de mots, messieurs, interrompit l'empereur, et si vous êtes d'avis que nous devions considérer cette silencieuse réception comme une galanterie du roi de France, à vous permis de faire raison à votre hôte invisible.

Les cavaliers sans attendre une nouvelle invitation, se rangèrent autour de la table, chacun d'eux prit une coupe, et le vin circula. " A la santé du roi de France," crièrent-ils tous à la fois. " A la santé de l'empereur d'Allemagne," répartit une voix sourde qui semblait descendre de la voûte.

Tous frémirent involontairement, et levèrent les yeux vers le plancher. Une figure immobile suspendue aux arceaux, les regardait avec un affreux sourire.

A cette vue, le religieux tremblant de peur, tomba la face contre terre. L'empereur lui-même, ne put se défendre d'une légère émotion, mais revenant bientôt de sa surprise ; "convenez, messieurs," dit-il, en s'efforçant de prendre un ton de gaieté, " que cette vilaine face de pierre est un représentant peu courtois de notre beau cousin, le roi de France."

" Sur mon âme," répondit un cavalier, " cette statue m'a fait pâlir, comme jamais ne m'était arrivé devant l'ennemi le plus redoutable."

" Allons, chevaliers, reprenez place," continua l'empereur, " si quelque félon nous épie, caché sous l'épaisseur de ces murailles, qu'il sache bien qu'un Espagnol ne tremble qu'en face de Dieu, et vous Aqua-viva, levez-vous, prenez ce flambeau, et marchez devant moi . . ."

" Au nom de St. François, Sire—obéissez !" et—et—murmura d'une voix brisée par la frayeur, le pauvre moine, " où mon maître révéré veut-il aller — me reposer.—Vous reposer, sire ! ! Voici l'escalier, montez."

Sans oser répliquer, Aqua-viva mit le pied sur les marches. A mesure qu'il s'avançait dans ce tortueux défilé, les degrés semblaient tourner sur eux-mêmes, et se succéder indéfiniment.

"Etes-vous derrière moi, Sire, demanda-t-il d'une voix à peine articulée :—" Oui, mais qui vous arrête ?" . . l'empereur n'avait pas fini de parler qu'un coup de vent éteignit la lumière, une main froide saisit sa main.—Vous avez peur Aqua-viva, dit-il en riant. "A toi de trembler, reprit une voix lugubre ; regarde !" Une flamme brillante éclaira subitement de ses reflets magiques les voûtes d'une chapelle tendue de noir. Un cercueil était dressé devant le maître autel ; sur le catafalque, reposaient une couronne et un sceptre d'or, et ces lettres étaient écrites sur le velours de la draperie. " 21 Septembre, 1558." De chaque côté de la nef, s'étendaient deux files de capucins enveloppés de longs manteaux bruns, et portant des cierges dans leurs mains.

Frappé d'horreur, l'empereur cherchait à dégager sa main de l'étreinte glacée qui la tenait captive. " A la cour de France," s'écria la voix terrible, " on a plus de courtoisie, vois donc, tu fuis une femme," et une grande figure se plaçant devant lui, écarta son voile et laissa nud un corps inanimé. Son visage était décharné, son air hagard, ses joues et ses lèvres étaient

flétries. La pâleur de la mort était répandue sur ses traits, et les deux prunelles de ses yeux étaient creuses et sans couleur.

A la vue du spectre, l'empereur se sentit défaillir. Il voulait appeler du secours les sons expiraient sur ses lèvres, toutes les fibres de son corps étaient en contraction, il demeurait inanimé comme une statue.

L'horrible figure l'examina en silence, son regard était pétrifiant. "Charles Quint," s'écria-t-elle ; "ton règne est passé !" et faisant signe aux fantômes de s'avancer, ils s'emparèrent de l'empereur, sans qu'il pût leur opposer de résistance, et le couchèrent dans le cercueil. Des chants de mort commencèrent, psalmodiés lentement. Chaque fantôme vint ensuite jeter de l'eau bénite sur le drap mortuaire, puis ils se retirèrent, l'un après l'autre, et la porte de la chapelle se referma.

Au secours ! au secours ! cria d'une voix plaintive, l'empereur qui avait enfin retrouvé la parole, et soulevant le linceul qui le couvrait, il allait fuir, lorsque le spectre se dressa devant lui. A cet instant, un bruit de pas se fit entendre. C'étaient les cavaliers qui, aux cris de leur maître, accouraient pleins d'inquiétude. Ils eurent bientôt brisé à coup de haches les portes de la salle mystérieuse. Charles, la face collée contre terre semblait privé de sentiment. Ce fut à grande peine qu'ils le ramenèrent à la vie. "Ecartez, écartez cette femme," s'écriait l'empereur. Les chevaliers cherchaient de tous côtés ; mais en vain, le spectre s'était évanoui, et les piliers de la chapelle avaient perdu leurs draperies funèbres. Au milieu de ce tumulte, une trompette résonna, des armes s'entrechoquèrent sous le pérystile du château. Trahison, cria Charles, éperdu de fureur et brandissant son épeé, il descendit précipitamment les degrés ; au bas de la rampe, il se trouva en face du duc d'Orléans.

"Pourquoi cette colère qui anime mon gracieux cousin," demanda le prince, en fléchissant le genou ; "vous ne deviez arriver que demain au château de Luzignan, je ne puis comprendre, sire, pourquoi vous avez devancé l'heure de sa rencontre."

"Ce guide, ce n'est donc pas vous qui me l'avez envoyé? cette table fournie de mets, ce n'est pas vous qui l'avez fait préparer?"

"Sur mon épée, je vous jure, sire, que ce n'est pas moi, car il y a trois heures, j'étais encore à Poitiers."

"Quel est donc l'hôte à qui nous devons une si étrange hospitalité," demanda Charles Quint. Mélusine . . . répondit une voix qui se répéta dans toutes les salles du château.

A ce nom, Charles fronça le sourcil, et passant lamain sur son front, à revanche, murmura-t-il, mon cousin de France, et de sa main, il serra celle du duc d'Orléans.

Ne me riez pas au nez, lecteur, et si vous n'ajoutez foi à mon récit, lisez Brantôme : "Quand l'empereur Charles Quint vint en France, le Duc d'Orléans le passa par Luzignan. Là il eut une vision de Mélusine, et il s'en fit faire plusieurs contes fabuleux, jusqu'aux bonnes vieilles femmes qui venaient laver leur linge à la fontaine. Les unes lui disaient qu'elles la voyaient quelquefois venir à la fontaine, sous la forme d'une très belle femme, et en habit de veuve, les autres disaient qu'elle paraissait sur le haut du donjon en forme très belle et en serpent, celles-ci disaient encore que quand il devait arriver un désastre au royaume, ou changement de règne, où mort de tête couronnée, on l'oyait crier d'un cri très aigre et très effroyable par trois fois, au haut de la grosse tour qu'on appelait à cause de cela, tour fatale ; mais le Duc d'Orléans qui en savait davantage, riait de toutes ces histoires . . . Pour fin et vérité finale, Mélusine fut en son temps une très sage et vertueuse dame, de laquelle sont sortis ces braves et généreux princes de Luzignan, qui par leur valeur, se firent rois de Chypre, parmi les principaux desquels fut Geoffroy à la grande dent, qu'on voyait représenté dans une des salles du château la bouche ouverte, et en très grande stature."

OTTALY.

" Dors, mon enfant, que les esprits riants de la vallée te visitent pendant ton sommeil ! qu'à l'ombre de ces lianes fleuries, le vent n'effleure que léger, tes rêves doux comme le lait du cocotier, brillants comme la plume colorée de l'oiseau ! Dis-moi ? pourquoi tes lèvres rosées s'entr'ouvrent-elles sous un sourire ? Ah ! c'est qu'un fils ailé du Grand Serpent vient de se coucher près de toi. Il a passé autour de ton cou un collier de corail, et t'a donné un baiser.—Mais tes faibles mains se serrent l'une contre l'autre, ta jolie tête se soulève ;—courage, mon enfant ! l'esprit te chante les combats du plus vaillant guerrier des rives de l'Orénoque, de ton père Zaméo, et tu veux essayer une flèche à la pointe acérée ; va, elle sera mortelle à tes ennemis, car les larmes de ta mère l'auront mouillée."

Ainsi murmurait doucement une jeune femme, et penchée sur la natte où dormait son enfant, d'un œil plein d'une tendre inquiétude, elle épiait tous ses mouvements.

Le soleil avait atteint la cime des cocotiers, lorsque Zaméo rentra dans son habitation. La jeune mère balançait encore le berceau de son fils qu'elle avait suspendu aux rameaux d'un citronnier sauvage. " Ottaly, dit Zaméo, j'ai poursuivi le jaguar dans les bois, et ce n'est que lorsque le Pimalot a chanté, que ma flèche lui a donné la mort. Je l'ai porté au carbet d'Atalégo, et le vieillard a prononcé à haute voix la prière au Grand Serpent. Que le grand serpent guide



toujours mes flèches, qu'il protège mes palmiers et ma cabane."—Zaméo s'assit, et après avoir vidé une calebasse de riz, il se mit à fumer dans un calumet. Zaméo était chef de la tribu des Zangaïs. Son front élevé et plein de dignité, se couronnait d'une touffe de cheveux, que les sauvages conservent comme un signe de bravoure, et comme pour défier leurs ennemis de la leur enlever. Ottaly qu'il avait choisie pour partager sa natte, était la plus belle fille des bords de l'Orénoque.—La rosée du matin n'avait pas plus d'attraits que le sourire tout de bonheur et d'amour qui se reposait sur les lèvres de la jeune femme.

Les feux du midi s'éteignaient, et l'heure de la pêche était arrivée. Zaméo monta sur un léger esquif, et le courant du fleuve l'emporta bien vite aux yeux d'Ottaly. Alors, elle rentra dans la cabane, et s'occupa à tresser des nattes, en veillant aux soins de son enfant. Ainsi la journée se passa.

Lorsque les ombres de la nuit descendirent sur la vallée, Zaméo revenu de la pêche, suspendit ses filets aux branches d'un palmier, et après avoir allumé des feux autour de son habitation, pour en écarter les nuées de moustiques, il s'endormit près d'Ottaly : tout était silencieux, on n'entendait que le murmure des flots, qui, en mourant, venaient battre les cailloux du rivage, lorsque tout à coup, un bruit traversa les broussailles. "As-tu entendu, Ottaly?" dit en se levant à demi, Zaméo.—" C'est une branche sèche qui craque," murmura-t-elle ;—non, non, je ne m'y trompe pas, c'est le pas d'un homme . . . " Qui va là" s'écria-t-il ; et il saisit ses flêches. Une grande figure, semblable à un spectre, se dressa, et prenant sur le seuil de la porte une branche d'arbre qui était restée enflammée, elle l'éleva en l'air. A cette apparition soudaine, Ottaly poussa un cri, et Zaméo lui-même se leva précipitamment. " Qui es-tu," dit-il ; toi qui viens à l'heure où les mauvais esprits parcourent la vallée ; es-tu fils de la tempête où des jours sereins? Ami ou ennemi?"—Ennemi ! répondit une voix terrible ; ennemi qui brisera tes flèches devant le

Fétiche, qui te coupera les cheveux et couvrira ton cadavre de poussière.—" On ne prend pas un renard dans un terrier qui n'a qu'une entrée," dit Zaméo tremblant de fureur; à toi cette flèche!" et le trait partit; mais au même instant, des cris de rage et de désespoir se firent entendre de toutes parts; une lueur rougeâtre se refléta dans les eaux du fleuve, et une bande de sauvages à la figure cuivrée, aux oreilles pendantes, se ruèrent sur l'habitation du chef des Zangaïs. A cette vue, prenant dans ses bras Ottaly et son fils, d'un bond rapide, Zaméo se jeta au milieu des ennemis, renversa tous ceux qui s'opposaient à son passage, et courut sur le rivage, qu'il atteignit, chargé de son précieux fardeau. " Mort, mort aux Ottomacas!" cria-t-il d'une voix retentissante. A ce cri de guerre accoururent en troupes nombreuses les Zangaïs.—" Les Ottomacas ont mis le feu à nos habitations, dit Atalégo, l'ancien de la tribu. Il faut assurer la retraite de nos femmes et de nos enfants, et Zaméo ira dans le bois, attendre l'ennemi pour le combattre, car dans la plaine, les peaux rouges seraient trop nombreuses, pour que nos guerriers puissent les vaincre."—" C'est la voix du Grand Serpent qui parle par ta bouche, Atalégo!" s'écria le chef des Zangaïs: " Chaque arbre de la forêt, avant que le jour se lève, portera à sa cime la dépouille d'un Ottomacas." Et faisant signe à ses compagnons de se glisser comme lui, dans les herbes touffues qui bordaient la rive, Zaméo disparut aux regards d'Ottaly, qui de la main, lui adressait un dernier adieu. " Femmes," dit Atalégo, " c'est l'heure de la prudence; le vieillard reste seul pour vous défendre, soyez silencieuses comme ces bois, quoiqu'il puisse arriver, et suivez-moi, car nous perdons un temps aussi précieux que le sang que perd un daim blessé."

Malgré l'obscurité de la nuit, Atalégo commença une marche rapide, et les femmes des Zangaïs le suivirent pas à pas. A quelque distance du fleuve, la troupe fit un détour, et fut bientôt cachée par la hauteur de la rive, le long de laquelle elle marchait

dans une direction opposée au cours de l'eau. Pendant ce temps, Atalégo mettait à découvert un canot d'écorce, caché sous un buisson dont les longues branches formaient une sorte de voûte à la surface de l'eau, puis il fit signe aux femmes d'y entrer. Elles obéirent en silence, non sans jeter un regard de frayeur derrière elles, du côté du bois qui ne paraissait plus qu'une barrière noire, étendue tout le long du fleuve.

Le canot arriva bientôt à un endroit où le lit de la rivière se resserrait entre des rochers escarpés. De grands arbres en couronnaient le front; c'était un lieu qui semblait consacré à la retraite et à la solitude. Atalégo, appuyant une longue perche contre la pointe d'un roc, donna à sa nacelle une impulsion qui la porta soudain au milieu des eaux. La lutte entre le courant rapide et la frêle barque qui le remontait, fut pénible pendant quelques minutes. Ayant reçu l'ordre de ne faire aucun geste et de ne pas changer de place, de crainte que le moindre mouvement ne fît chavirer le canot, les femmes osaient à peine respirer, et regardaient en tremblant, l'eau menaçante. Vingt fois, elles se crurent sur le point d'être englouties, mais l'adresse d'Atalégo triomphait toujours. Un vigoureux effort, un effort désespéré mit fin à cette navigation périlleuse. A l'instant, où par un instinct de frayeur, les femmes se couvraient les yeux, convaincues qu'elles allaient être entrainées dans les flots qui tourbillonnaient à leurs pieds, la barque s'arrêtait près d'une plate-forme de rocher, dont la surface s'élevait à peine au-dessus de l'eau. " Nous sommes près de la caverne," dit Atalégo, " cette nuit, les peaux rouges n'auront pas nos chevelures.—Grand esprit, s'écria Ottaly, ramène nous Zaméo, la flèche ensanglantée à la main, et chaque jour, je brûlerai en ton honneur les rameaux parfumés des plus beaux citronniers." Et elle suivit, avec ses compagnes, le sentier taillé dans le roc, qui les conduisit à l'extrémité d'une caverne profonde. Arrivés dans cette retraite impénétrable, Atalégo mit le feu à une branche de

pin. Cette lueur vive, tombant en plein sur sa physionomie basanée, donnait quelque chose d'étrange à ce vieillard dont les traits offraient le mélange de la sagacité, de la ruse et de la vigilance " ramassez," dit-il aux femmes, "des ramaux de *sassafras;* quand vos enfants reposeront, j'éteindrai le feu, car il commence à donner trop de clarté, et elle pourrait amener les peaux rouges sur nos traces." Au moment où Atalégo cessait de parler, un cri de détresse fut apporté par les airs, et retentit jusqu'au cœur de ceux qui étaient réunis dans la caverne. Qui est là s'écria Ottaly saisie de terreur.—" Priez, femmes," dit en gémissant Atalégo, "priez, car cette clameur est le cri de mort du chef des Zangaïs." Ottaly n'en entendit pas davantage ; éperdue, elle prit son enfant dans ses bras, et s'élança hors de la caverne. Un spectacle affreux l'attendait sur le rivage. Un homme, que sa plume verte faisait reconnaître pour le chef des Zangaïs, luttait contre la violence des flots. Poursuivi par une pirogue chargée d'Ottomacas, des milliers de flèches s'abattaient sur sa tête. Bientôt ses forces épuisées ne lui permettant plus de se soutenir sur l'eau, il se retourna du côté de ses ennemis, et d'un effort désespéré, s'accrochant aux bords de la pirogue, il s'élança sur un sauvage, et l'étreignit à la gorge. Sur ses lèvres errait un sourire de fureur qui semblait annoncer qu'il consentait à périr, s'il pouvait entraîner avec lui son ennemi dans le gouffre. Quelques instants, la lutte fut incertaine, et tous les deux n'étaient plus qu'à deux pas de l'abîme qui devait les engloutir ensemble, lorsqu'en cet instant suprême, entre le chef des Zangaïs et l'Ottomacas, parut un bras rouge et la lame brillante d'un couteau. Zaméo lâcha prise tout-à-coup, le sang jaillit de sa poitrine déchirée, et il disparut dans les flots. Au bruit que fit le corps en tombant, Ottaly serra de toutes ses forces son enfant contre son cœur, et jeta un cri lamentable. Comme si le cri d'une mère en deuil eût touché le ciel—un éclair ouvrit la nue, les vents mugirent, et au milieu d'une obscurité profonde, on n'entendit plus que les coups de tonnerre et les cris

de rage de ceux que portait la pirogue qui s'abîma sous les flots.

Quelques jours après cette scène de désastre, les femmes des Zangaïs étaient revenues sur les bords de l'Orénoque. Elles n'y trouvèrent que les cadavres mutilés de leurs époux, et les ruines encore fumantes de leurs habitations. Près d'Atalégo, assise sur le rivage, une femme était la plus à plaindre de toutes. Cette femme était Ottaly. Elle avait perdu dans une seule nuit, Zaméo et son enfant. Son enfant qu'elle avait étouffé dans les convulsions du désespoir. Réveille-toi mon fils chantait-elle d'une voix plaintive et entrecoupée de sanglots ; Pourquoi ta bouche ne me sourit-elle plus, pourquoi tes bras ne se pendent-ils plus à mon cou ; pourquoi tes paupières restent-elles fermées ? tu veux donc sommeiller toujours ? oh, réveille-toi ! Je ferai couler le miel sur tes lèvres ! mais tes yeux ne s'ouvrent pas, je le vois ; tu aimes mieux les jeux des enfants ailés des riantes vallées que les caresses de ta pauvre mère ! Adieu donc, enfant qui ne voulez plus m'aimer, s'écria Ottaly d'un air égaré ; et suspendant aux rameaux d'un palmier, le berceau dans lequel reposait le corps de son fils ; adieu ! répéta-t-elle, en posant sur son front un long et dernier baiser, je vous laisse avec les esprits ! puis elle se précipita dans le fleuve, avant qu'Atalégo, qui avait vu le mouvement désespéré de la jeune femme, eût pu la retenir. Maintenant, dit en pleurant le vieillard, les Ottomacas peuvent venir, car les deux fleurs de la vallée se sont fanées sur leurs tiges, Zameo et Ottaly ! !

LA BRANCHE DE PEUPLIER.

Une calèche descendait de toute la vitesse de trois chevaux, la pente rapide au bas de laquelle s'étage la petite ville de Plombières, il était nuit, et le postillon faisait claquer son fouet avec d'autant plus de force, qu'en dépit de cet avis réitéré, et contre tous les usages reçus, il ne voyait apparaître sur le seuil de leurs portes, aucun des hôteliers dont les enseignes, comme un large ruban, se déroulent le long de la grande route. Personne ne répondant à son appel, celui-ci prit le parti de s'arrêter devant une auberge qui portait cette ambitieuse inscription, "Aux Eaux de Jouvence." Deux femmes se préparaient à mettre pied à terre, lorsque le maître vint d'un air contrit, leur annoncer qu'il ne lui restait pas la plus modeste chambre à mettre à leur disposition. La portière se referma donc, et la voiture roula jusqu'aux limites de Plombières, c'est-à-dire : jusqu'au bout de la rue, escortée de cette réponse désespérante : "Il n'y a plus de logement." Force était au postillon de tourner bride. "Décidez-vous, mesdames," dit-il brusquement, "à moins que vous ne vouliez vous enrhumer sur les rives de l'Angronne, et il vous faudra plus d'un verre d'eau pour vous débarasser de ce rhume-là."—Mais si vous connaissez quelque logement décent, fit doucement une voix, vous nous obligerez de nous y conduire ?—Oh ! à cette heure, répliqua-t-il, il n'y a plus que l'hôtellerie du père Bertrand, qui soit vide, et encore, je ne sais pas s'il voudra vous



recevoir, car depuis la mort de sa femme, le pauvre homme vit seul, retiré, et n'ouvre pas seulement les persiennes de sa maison. Au surplus, je ne vous demande, mesdames, qu'un quart d'heure pour vous y mener, c'est au haut de la côte. Et donnant de l'éperon, il dispensa si activement les coups de fouet à son attelage, qu'avant le temps fixé, il avait atteint sa destination. Ohé, ohé, cria-t-il, et renforçant sa voix; ohé, ohé, Père Bertrand!... mais voyez s'il répondra, ce vieux loup,...se faire sourd quand on vous amène de la pratique, c'est pécher contre le bon Dieu! Allons, puisque le renard ne bouge pas, continua le postillon, je vais jeter la maison par la fenêtre; et se hissant sur l'impériale de la calèche, une jambe passée sur les barreaux du balcon qui décorait le premier étage de l'auberge, il se disposait à livrer l'assaut, lorsque la porte s'ouvrit.

" A quoi bon tant de bruit, que voulez-vous?"

Ici, on loge à pied et à cheval, c'est écrit sur votre enseigne, pour le moment, c'est un logement à pied qu'il nous faut.

Je n'ai pas de logement à vous donner.

Alors, à bas toute la boutique."

Une dispute menaçait de s'engager, lorsque la même voix que nous avons déjà entendue, se fit plus douce encore, pour s'interposer entre les deux parties belligérantes. " Ne pouvez-vous donc, monsieur, nous accorder une chambre, cette nuit seulement?" demanda-t-elle.

" Si ce n'est que cela," répondit l'hôtelier d'un ton subitement apaisé, " j'aurai bien du plaisir à vous dire: oui, mademoiselle. Aussi pourquoi Gabelou s'attaque-t-il à ma toiture, parce que je n'obéis pas à son premier coup de fouet?"

Et pourquoi, le père Bertrand se bouche-t-il les oreilles, quand c'est une vieille connaissance qui frappe à sa porte?

Comme on le voit, les deux adversaires s'avançaient, tout en récriminant, sur le chemin de la réconciliation. Un verre de Kirschenwasser devait faire quelques

minutes après, de M. Gabelou, l'ami le plus chaud de M. Bertrand.

Enfin le marchepied de la calèche s'abaissa, et les deux femmes entrèrent dans la maison. Une lampe fut allumée; à l'aide de ses rayons vacillants, elles prirent possession d'une chambre située au premier étage. "Je n'ai que cette pièce à vous offrir," dit leur hôte, "je désire que vous vous y trouviez bien;" et il se retira. Le comfort le mieux entendu avait en effet présidé à l'arrangement des lieux. Un papier frais et gai se tendait sur les murs, deux lits d'une blancheur éblouissante, engageaient au sommeil, et d'épais rideaux à fleurs protégeaient les mystères de l'alcôve, de leurs larges replis. Nos dames se débarrassèrent à la hâte de leur attirail de voyage, chose sérieuse en France, où le bagage féminin ne se compose pas, comme au-delà de la Manche, d'une ombrelle et d'un sac à biscuits, mais bien d'une pelisse fourrée, d'un châle double tartan, d'un manchon de zibeline et de bottes d'alpaga. Aussi, ce ne fut qu'après avoir dépouillé, une à une, toutes les pièces de ce travestissement, que les deux gracieuses figures qu'attendait notre curiosité, consentirent à se laisser voir; celle-ci, brune et pleine d'expression, celle-là, toute fraîche de jeunesse.

"Bon soir, Camille," dit la plus âgée des dames, en faisant mine de se retrancher dans l'alcôve.

C'est là tout ce que vous avez à me dire, maman," interrompit la jeune fille, en souriant. "Vous ne me remerciez pas seulement de vous avoir ouvert les portes de cette maison. Si je n'avais pris la parole, je vous le demande, auriez-vous envie de sommeiller, à l'heure qu'il est. Et puis, comme vous m'avez armé votre chevalier, et qu'en cette qualité, je dois veiller à votre sûreté, je vais faire ma ronde, à la condition cependant, que je ne regarderai pas sous le lit. D'abord, un superbe papier à trente sous au moins le rouleau, une cheminée en marbre, une glace....quel bonheur!....ensuite, une commode, une table ronde pour le thé, et,..et.... La jeune fille s'arrêta, sa

main avait touché la boiserie d'une porte, et cette porte n'était pas celle qui ouvrait la chambre.

Eh bien, qu'a donc mon chevalier? est-ce que nous avons rencontré quelque meuble boiteux, quelque chaise brisée qui déconcertent notre enthousiasme? Ne riez pas, maman, voyez-vous cette porte? je suis certaine qu'elle est condamnée.

Folies que vos paroles, mademoiselle, et la jeune femme s'approchant, fit jouer le bouton de la serrure, la porte s'ouvrit. A peine en avait-elle franchi le seuil, qu'elle jeta un cri.

“ Mon Dieu qu'avez-vous donc vu,” s'écria Camille, qui toute tremblante, s'était réfugiée derrière les rideaux. Un silence profond se fit pendant quelques secondes, silence qui glaçait le cœur de la pauvre fille. Enfin, sa mère reparut, portant dans ses bras un enfant endormi. Voilà, dit-elle, avec un sourire, le voisin redoutable que votre imagination romanesque vous faisait si terrible.

Mais pourquoi donc ce cri d'alarme qui m'a si fort effrayée?

C'est la peur qui me l'a arraché, je n'ose pas te dire que cette autre chambre est aussi lugubre que la nôtre est gaie, je te vois trembler, quand tu sauras que du plafond jusqu'au plancher, elle est toute tendue de noir.—Maman, interrompit Camille, je ne quitte pas votre oreiller de la nuit.—Embrasse-moi, ma chère, merci de ton dévouement, mais vois donc comme cet enfant est tranquille et beau dans son sommeil; pour ne pas remettre le pied dans la vilaine chambre, je vais coucher notre petit dormeur dans le lit qui t'était destiné. Et la jeune femme plaça l'enfant sous les molles couvertures, après l'avoir baisé bien doucement au front.

L'aube blanchissait les vitres de la chambre, on sommeillait encore. Ce fut l'enfant, qui le premier se réveilla, et se frotta longtemps les yeux, sans pouvoir comprendre le déménagement qui, de son berceau, l'avait apporté là. Inquiet, il se redressa, posa l'œil sur l'ouverture des rideaux, et s'enhardit à

avancer légèrement la tête. Justement, le même mouvement se faisait au lit voisin, et les deux plus charmantes figures se trouvèrent en présence. Ici l'enfance dans sa naïveté, avec ses blonds cheveux, ses grands yeux bleus, et ses lèvres entr'ouvertes par la curiosité ; là, sous la blanche dentelle, un front pur de jeune fille, des yeux noirs bordés de longues paupières de soie dont le regard tendre et prolongé allait au cœur. Aussi, l'enfant, avec le meilleur désir de s'effrayer, ne put que sourire, et se jeta résolûment à bas du lit, pour aller donner un baiser qu'on lui demandait.

Votre nom, bel enfant ?—Jules.—Votre âge ? Quatre ans.—Votre Papa ?" Papa Bertrand.—Votre mère ?—Le petit garçon se prit à pleurer. Là, dit-il, en montrant la porte de l'autre chambre ; c'est là que maman est morte !—Pauvre Jules ! soupira Camille, en lui tendant les bras, venez, que je baise vos larmes.

Deux heures après, Jules et Camille étaient liés d'une tendre amitié, à ce point qu'il fût convenu, avec l'assentiment du père Bertrand, que d'abord la chambre serait louée pour un mois à mademoiselle Camille, à la charge par celle-ci, de donner l'hospitalité à son ami Jules, aussi longtemps qu'elle le jugerait convenable. De ce moment, l'enfant ne quitta plus la jeune fille.

Plusieurs jours s'étaient écoulés. Il était indispensable que les hôtes du père Bertrand fissent leur visite à l'établissement des eaux thermales. La jeune mère était arrivée à Plombières, apportant avec elle, dans son carnet, dix ordonnances au moins, de médecins, qui, toutes lui prescrivaient comme remède infaillible, la douche impitoyable du docteur Garnier.* Il fallait donc qu'elle s'armât d'un grand courage, car elle allait dépouiller sa robe de femme élégante, pour emprisonner ses longs cheveux dans une calotte de caoutchouc, enfouir son corps svelte et gracieux dans

* Médecin Inspecteur des Eaux de Plombières, en 1833.

un peignoir de bure, et chausser de sabots ses pieds mignons. La pauvre malade s'était résignée, elle accomplit le sacrifice. Toute frémissante encore sous la douche qui l'avait glacée, les joues décolorées, les dents serrées par le froid, elle traversait en toute hâte la galerie, lorsque vingt saluts adressés de toutes parts à madame la baronne de Verneuil, la forcèrent de s'arrêter, et d'essayer un sourire pour répondre aux civilités cruelles et railleuses dont elle se voyait l'objet.

Camille n'avait point accompagné sa mère jusqu'au lieu de l'épreuve. " Vous m'avez dit que vous alliez devenir laide, et je ne veux vous aimer que jolie" lui avait-elle glissé avec un baiser. Assise sur un banc de pierre, à l'ombre de genêts parfumés elle s'occupait à lier ensemble de gros bouquets de gentianne et de fleur de sureau, que son ami Jules cueillait çà et là, dans le jardin botanique qui précédait le pavillon des bains. Si tu veux, disait l'enfant, papa te conduira à son jardin de Belle-vue, et là, puisque tu aimes les fleurs et les plantes, tu en trouveras des plus belles et des plus rares. Camille accepta de grand cœur. De retour à la maison ; " Mr. Bertrand," dit-elle à son hôte ; " vous avez affaire à deux enfants bien indiscrets, l'un qui trahit vos richesses, l'autre qui brûle de les voir de près : voudriez-vous donc nous ouvrir, ce soir, la porte de votre jardin ?"—hélas, répondit celui-ci, depuis que j'ai perdu ma femme, la porte est restée fermée, mais elle s'ouvrira pour vous, ma jeune demoiselle, vous avez une manière de demander, qui fait expirer le refus sur les lèvres."

Quelques heures après, la famille suivait le chemin de Belle-vue. Lorsqu'on fut arrivé devant la grille qui en fermait l'entrée, le père Bertrand mit la clef dans la serrure, et laissant échapper un soupir : voilà deux ans, dit-il, qu'à pareil jour, je suis venu ici avec ma bonne Mariette, hélas, et c'était pour la dernière fois ! Deux mois plus tard, je la ramenais froide et sans vie, à sa retraite de prédilection.—" Je désire," m'avait-elle demandé avant de mourir, " que

" l'on m'enterre à Belle-vue, sous le grand saule, près " de la rivière. C'est à cette place que nous nous " reposions, que notre enfant essayait ses premiers " pas, et quand tous deux, vous y reviendrez sans " moi, vous trouverez là ma pierre, vous prierez pour " Mariette."

Ce peu de mots dits avec des larmes, avaient attristé Camille. Toute pensive, elle foulait les plates-bandes de fleurs, sans accorder seulement un regard aux touffes de roses et de lys dont les calices épanouis exhalaient leurs suaves odeurs. Elle pleurait sur la pauvre mère, morte sitôt pour la douleur des siens, elle voulait prier sur sa tombe. Déjà elle apercevait le saule, lorsque Jules frappant ses mains l'une contre l'autre : " Vois donc, Camille," cria-t-il tout joyeux, " ce jeune peuplier qui se balance sur le bord de la rivière !" et l'étourdi courut vers la branche désirée, mais dans l'effort qu'il fit pour l'arracher, son pied glissa, il disparut. . . . Camille a vu . . : éperdue, elle accourt, le corps s'élève encore au-dessus de l'eau ; par un mouvement aussi prompt que la pensée qui le fait naître, elle brise le peuplier fatal, tend la branche à l'enfant . . . il la saisit, Jules est sauvé ! ! !—Dire le désespoir, l'égarement du père, la déchirante inquiétude de madame de Verneuil pendant cette courte mais terrible scène . . . oh non, ces mots-là restent dans le cœur.

Rendu à ceux qui le voyaient déjà au fond de l'abîme, Jules tout pâle tournait un regard d'amour vers la jeune fille. " Chère et noble demoiselle," dit le pauvre père, en tombant aux genoux de Camille. " donnez-moi cette branche de salut que vous avez tendue à mon enfant, je la planterai près de Mariette, elle grandira et perpétuera l'action de grâce qu'une mère envoie du ciel à celle qui a sauvé son fils." Les yeux gros de larmes, Camille laissa tomber la branche de peuplier.

La lune se montrait au ciel, et la famille priait encore, à l'ombre du saule, car l'image de la mort était là, présente, avec ses révélations divines.

————Le mois d'Août finissait,—madame de Verneuil dont le séjour s'était prolongé beaucoup au-delà du terme fixé, dans la maison de Plombières, avait au milieu des pleurs de Jules et de Camille, prononcé le mot de départ. Lorsque le postillon qui n'était autre que Mr. Gabelou *notre vieille connaissance*, vint avertir que les chevaux étaient attelés. "C'est le ciel qui a conduit chez moi ces braves dames," s'écria le père Bertrand, en lui serrant la main. Je vous le disais bien, reprit Gabelou, de *fameuses pratiques*.

DAVID ET GOLIATH.

I.

" Etre Eternel ! maître de l'univers,
Que ton souffle divin féconde !
L'oiseau qui nage dans les airs,
L'agile poisson qui fend l'onde,
L'homme, vain roi promis aux vers,
La terre et les cieux et les mers,
Tout par toi seul vit en ce monde ;
Etre Eternel ! maître de l'univers !"

" D'un rayon pur viens échauffer mon âme !
Laisse tomber ton doux regard sur moi ;
Brûle-moi d'une sainte flamme,
Enseigne-moi ta sainte loi.
D'erreur, d'orgueil et de faiblesse
Fais que mon cœur soit préservé
Défends ma fragile jeunesse
Et le faible sera sauvé !
Fais-moi chérir le vieux toit de mon père,
Fais-moi bénir mon humble obscurité ;
Que jamais je ne leur préfère,
Les pompes de la royauté!
Au souffle d'une brise pure
Ma vie, en ces vallons, s'écoule doucement
Et je m'endors paisiblement
Sur ces riants tapis de fleurs et de verdure.
Un rêve de grandeur jamais de mon sommeil
N'interrompt la durée ;
Jamais à mon réveil
Aux noirs soucis mon âme n'est livrée !



David & Goliath.

London

A l'abri des palmiers dont les souples rameaux
Etendent sur moi leur feuillage,
Innocent comme mes agneaux,
Je passe des jours sans orage.
O mon dieu ! garde-moi des biens si précieux ;
Fais-moi toujours aimer ma champêtre retraite
Eloignes-en et l'envie inquiéte
Et les désirs ambitieux !"

Ainsi dès le matin, sous des palmiers antiques
Le berger que déjà nommait Roi Samuel
De ses pieux cantiques,
Saluait l'éternel.

II.

Cependant Goliath s'avance et tout lui cède ;
tout s'épouvante et tout s'enfuit ;
La pâle terreur le précède
Et la mort sanglante le suit.
Qui pourra s'opposer à sa rage homicide,
Qui pourra repousser ses féroces soldats ?
Le meurtre et la flamme rapide
Impriment en tous lieux la trace de leurs pas.

L'œil en feu, l'insulte à la bouche
Le géant Philistin et superbe et farouche,
A défié tous les fils d'Israël ;
Les plus hardis à son appel
N'ont point encore osé répondre ;
Mais un enfant doit le confondre :
Un enfant, élu par le ciel—
Vient d'accepter ce terrible cartel.

L'orgueilleux Philistin, que dans les champs devance
Un héraut qui fléchit sous le poids de sa lance,
Parvient jusqu'au vallon où sur sa harpe d'or
David célébrait la puissance
Du dieu qu'il invoquait encor.

" Eh bien !" dit le colosse avec un affreux rire,
" Eh bien où donc est-il l'audacieux mortel
" Qui d'un chef philistin accepte le duel !
" Vainement je le cherche : il fuit, il se retire
" Il va cacher sa honte au pied de quelque autel.
" Quel est-il donc ce guerrier redoutable ?
" Quel trône a-t-il brisé, quel peuple a-t-il soumis
" Quels chefs fameux, quels ennemis
" Ont ressenti le poids de son bras formidable ?
" A-t-il rougi ses mains dans le sang de vingt rois ?
" A-t-il de vingt cités réduit les murs en cendre ?
" Pour lutter avec moi quels sont enfin ses droits ?
" Mais quand jusques à lui je consens à descendre
" Ce héros inconnu se fait encore attendre !
" Qu'il vienne donc, qu'il vienne. Oh ! non moins insensé.
" A son projet fatal il aura renoncé ;
" Il aura j'en suis sûr, soucieux de sa vie
" De s'attaquer à moi perdu la folle envie.
" S'il en est autrement, j'admire son grand cœur ;
" Car tomber sous mon bras vainqueur
" Est pour le téméraire une si belle gloire
" Que la postérité gardera sa mémoire.
" Mais non, le fils d'Anack toujours victorieux,
" N'aura point à punir un jeune audacieux ;
" Le signal du combat en vain s'est fait entendre,
" L'ennemi que j'attends ne s'est point présenté
" Son Dieu n'oserait pas tenter de le défendre
" Contre le mien puissant et redouté."

Du géant monstrueux la brutale arrogance
N'éveille dans David que de l'indifférence.
Il dépose sa harpe, et le cœur plein de foi,
" Ton ennemi," dit-il, " le voici devant toi
" —Je ne le saurais voir, il échappe à ma vue.
" —Regarde Philistin ; cet ennemi, c'est moi.
" —Toi, misérable enfant d'une race inconnue ?
" Toi !—Moi-même—Berger, retourne à tes brebis
" De leurs molles toisons va tisser tes habits.
" Le champion de Gath n'a jamais de sa lance,
" Tourné le fer contre l'enfance ;

" Faible oiseau, rentre dans ton nid.
" Va de ta mère apaiser les alarmes.
" —Je t'attends de pied ferme idolâtre maudit
" Je ne crains ni ton bras ni tes pesantes armes.
" —C'est un jeu qui pourrait te coûter un peu cher ;
" Car la mort, pauvre enfant, est au bout de ce fer
" Va-t-en plutôt chercher le superbe adversaire
" Qui veut combattre contre moi.
" —C'est moi, te dis-je encor,—toi ! jeune téméraire,
" C'est sur moi qu'est tombé le choix de notre roi !
" —Eh quoi ! tu combattrais pour défendre un royaume ?
" Berger efféminé, pâle et fragile atome ?
" Ton front serait brisé par un casque d'acier,
" Et ton bras céderait au poids d'un bouclier.
" Tes cheveux sont trop blonds, trop frais est ton visage
" Pour qu'on t'ait confié les destins d'un état
" Arrière, faible enfant ! laisse-moi le passage,
" Va, l'étable t'attend et non pas un combat.
" —Anathème sur toi, malheureux idolâtre !
" La main du faible enfant, objet de tes mépris
" De tes forfaits nombreux te réserve le prix
" Mon Dieu ! le roi des rois combattra pour le pâtre
" —Pour ton salut quitte ce ton railleur.
" —Cesse de m'arrêter, insipide orateur.
" Je veux bien pardonner à ta langue indiscrète ;
" Mais garde-toi d'éveiller ma fureur,
" Retourne donc aux champs, armé de ta houlette
" Ou bien reprends ta harpe, et novice poëte,
" De ton Dieu tout-puissant, de ton Dieu protecteur,
" Aux enfants de ton âge enseigne les merveilles.
" Ils auront pour tes chants de faciles oreilles
" Allons éloigne-toi, pauvre et chétif pasteur !
" —Je reste insolent impie !
" Je reste et je te défie ;
" Je reste et tu vas juger
" Si mon bras peut nous venger
" De tant de forfanterie !
" —Par Dagon, c'en est trop ! c'est la mort que tu veux
" Insensé ! malgré toi j'épargnerai ta tête ;

" De fleurs va ceindre tes cheveux,
" Aux filles d'Israël, dans tes habits de fête,
" Va offrir ton amour, tes vœux ;
" Va te mêler à leurs danses légères
" Va recevoir leurs baisers amoureux ;
" Jeune garçon, aux regards langoureux,
" Ta place est parmi les bergères.
" —Paix, Philistin ! élève moins la voix !
" As-tu donc oublié que Samson autrefois
" Dont le Dieu que je sers enflammait le courage
" Seul, a de tous les tiens fait un affreux carnage
" Et qu'il broya vos Dieux ou de marbre ou de bois !
" —Ah ! tu vas payer cher d'avoir trop de mémoire
" Pigmée audacieux qui me viens défier,
" Et quoique à te punir je trouve peu de gloire
" Je dois enfin te châtier.
" —Viens donc, fier ennemi, viens ! je n'ai qu'une fronde,
" Mais le dieu d'Israël me guide et me seconde,
" Et tu dois apprendre aujourd'hui
" Ce que peut un enfant qui se confie à lui !
" —Assez, vil juif assez ! à tes discours fait trève,
" Mes dieux veulent ta mort—trois fois malheur à toi !"
Le Philistin a dit, et saisissant son glaive,
Il fond sur le berger. Plein d'une sainte foi,
Par le secours du ciel David plus intrépide
Attend l'affreux géant sans trouble, et sans effroi.
Il s'arme de sa fronde et le caillou rapide
Part, prompt comme un trait, et non moins meurtrier
Du front du philistin brise le dur acier.

Le colosse chancelle et déjà sa paupière
S'appesantit sous la main de la mort ;
Il tombe enfin sur la poussière
S'y roule tout sanglant ; il la broie, il la mord
Et pousse un dernier cri : C'est un blasphème enco!

" Israël ! si longtemps à la douleur en proie
" Livre-toi maintenant à des transports de joie.
" Dans le jeune héros qui combattit pour toi
" Viens saluer ton nouveau roi !"

A ces accents, sortis de la nue enflammée
Les prêtres, le peuple, l'armée,
A David triomphant ont engagé leur foi.

III.

En ce jour là dès que l'aurore
De pourpre et d'or eut teint le ciel
Les filles de Juda, sur la harpe sonore,
Firent entendre un hymne solennel.
" Gloire à dieu! dans son temple auguste.
" Courons toutes porter notre encens et nos fleurs;
" Nos fils nos époux sont vainqueurs!
" Dieu tout puissant! Dieu grand et juste
" Vers toi nous élevons nos cœurs!"

" Il est passé le règne de l'impie;
" Le Dieu vivant a brisé son autel
" Le Dieu vivant combat pour Israël;
" Qu'à ses pieds Israël et se prosterne et prie.
" Marchons, marchons vers le saint lieu,
" Gloire à Dieu! Trois fois gloire à Dieu!"

" Qu'on sache jusqu'au bout du monde
" La chute du géant, à vaincre accoutumé,
" L'orgueilleux Goliath, de toute pièce armé,
" Est tombé devant une fronde!
" Il n'a fallu que la main d'un berger
" Pour renverser l'idolâtre superbe.
" Parmi les siens, gisant sur l'herbe
" Il attend, mais en vain, ses Dieux pour le venger.
" Le Dieu fort, le Dieu de lumière
" Les a jetés dans la poussière;
' Que leurs impurs débris du temple de prière
" Alimentent le feu
" Gloire à Dieu! gloire à Dieu!"

" Ceux qui mettent leur confiance
" Dans le Seigneur,
" D'une armure d'airain, ni du fer d'une lance

" Ne sauraient avoir peur.
" Philistins, vous veniez nous apporter des chaînes,
" Et poursuivis par la terreur,
" Vous fuyez maintenant, dispersés dans nos plaines,
" Pâles de rage et de frayeur.
" Quand pour nous subjuguer, de vos rives lointaines
" Venaient vos légions si fières et si vaines
" Devant vous le trépas marchait avec le feu ;
" Et vos corps à présent, privés de sépulture,
" Aux voraces oiseaux vont servir de pâture
" Gloire au Dieu d'Abraham ! Gloire à Dieu, gloire à Dieu !"

" Célébrons de David l'éclatante victoire :
" Dix mille Philistins sont tombés sous ses coups.
" Que du Fils d'Isaï tout redise la gloire
" Il fut notre sauveur, qu'il règne enfin sur nous ;
" Qu'il règne et que son nom vive dans la mémoire ;
" De nos cœurs c'est le vœu !
" Gloire à Dieu ! Gloire à Dieu !"



UNE RUE DE VILLENEUVE.

RHONE.

Dans la soirée du Vendredi Saint de l'année 1332, un vent furieux tel que de mémoire d'homme, on n'en avait jamais vu, soufflait sur la petite ville de Villeneuve. De pâles éclairs déchiraient le ciel, et les maisons, battues par la tempête, menaçaient à chaque instant de s'écrouler : à cette heure où la nature était en proie à une de ces terribles commotions, indices de la vengeance divine, les esprits les moins superstitieux voyaient dans ce désordre des éléments un avertissement du ciel. Toutes les cloches des églises étaient en branle : les prêtres, environnés de nombreux fidèles agenouillés sur les degrés de l'autel, priaient Dieu de faire cesser l'orage. Mais les coups de tonnerre se succédaient plus intenses : tout-à-coup, un sillon de feu traversa la nue, et la foudre tomba avec fracas. En ce moment un cavalier qui passait au galop dans la grande rue de Villeneuve, fut renversé sur le seuil d'une maison.—"Jesus-Maria ! avez-vous entendu le cri lamentable qu'on vient de pousser à notre porte ?" dit une vieille dame, qui récitait à haute voix des prières que suivait une jeune fille.—" Hélas ! oui, ma tante, quelque pauvre voyageur que le feu du ciel aura frappé : si nous envoyions à son secours ?"—" Que feriez-vous, imprudente enfant ? Ce cri n'est pas celui d'un homme, c'est celui, je n'ose prononçer son nom.... c'est celui de l'esprit des ténèbres !" et la vieille dame se signait avec horreur. Un gémissement plus plaintif que le premier, fit tressaillir d'effroi les deux femmes. " Oh ! ma tante, par le Dieu de miséricorde, portons assistance à l'infortuné qui nous implore !—Folle que vous

êtes, exposer votre âme! Avez-vous oublié que c'est aujourd'hui que notre seigneur est mort, rachetant l'homme de son péché, et ce cri que vous avez entendu, c'est le cri de rage de l'enfer qui se voit enlever sa proie! vous ne quitterez pas cette chambre; mais, grand Dieu! j'entends des pas dans l'escalier, on vient, on s'approche! Vierge Marie! priez pour nous!" Et la porte de l'oratoire s'ouvrit: "Retire-toi, Satan," s'écria d'une voix brisée par la terreur, et en fermant les yeux, la pauvre dame qui s'était cachée, ainsi que sa nièce derrière un fauteuil élevé; "Retire-toi, au nom du Père, et du Fils, et du Saint Esprit!"—"N'ayez peur, mesdames," dit une voix douce comme celle d'un ange, "n'ayez peur; si vous l'ordonnez, je me retire." La jeune fille se hasarda, mais bien tremblante, à regarder entre ses doigts celui qui venait de parler si doucement. "Mon Dieu! c'est lui," fit-elle, tout bas.—"Par le sang du Christ, je vous l'avais dit," murmura la vieille dame, en se prosternant à terre, "Prenez le rameau béni qui est sur le prie-dieu," ajouta-t-elle, "trempez-le dans le bénitier, et aspergez le malin esprit, au nom de Dieu tout-puissant!"—Et c'est au nom de Dieu, mes nobles dames, que moi aussi, j'implore votre hospitalité.—Oh! ma tante, regardez-le, il ne blasphème pas."—"Que je le regarde, insensée, prie pour ton âme!" L'étranger était resté près de la porte, et allait se retirer, lorsqu'à la lueur d'un éclair qui se refléta sur le visage de la jeune fille; "Elle, elle," s'écria-t-il, transporté; "Dieu du ciel, je te bénis, c'est la céleste vision qui m'apparut, il y a huit jours, dans la chapelle de Lisle! Ma noble demoiselle, ne me chassez pas, je ne suis ni malfaiteur ni âme damnée. Je me rendais à Avignon, lorsque mon cheval frappé de la foudre, est venu s'abattre sur le seuil de votre maison; la porte était ouverte, ai-je donc mal fait que d'entrer? vous ne voulez pas la mort du pécheur, n'est-il pas vrai?" "Non, mais la fuite de Satan," s'écria la vieille dame, qui s'emparant du rameau béni, le jeta au visage de l'étranger. Celui-ci, loin de s'enfuir, ramassa le buis sacré et le

baisa religieusement. “Vous voyez bien, ma bonne tante Guillemette, que le cavalier n’est pas si noir que vous le pensiez,” dit en souriant la jeune fille. Et la bonne dame, dont la frayeur commençait à faiblir depuis que le tonnerre ne grondait plus que dans le lointain, regardait l’étranger, et trouvait, en effet, que c’était un diable d’assez bonne mine. Je ne sais, murmura-t-elle, mais tout ceci me semble maléfice ; Laure, c’est sur vous que retombera le péché d’avoir accueilli cet étranger.—Etranger pour vous, Madame, vous dites vrai : hélas, s’il m’était permis de me nommer, les malheurs de ma famille ne vous seraient que trop connus ; mais la haine de l’ennemi qui me poursuit sur la terre d’exil, me fait une loi de me taire, car j’ai une mère, et la mort de son fils la ferait mourir !” L’accent de ces paroles était si vrai, que Madame Guillemette, au risque d’aller tout droit en enfer, se mit à s’enquérir avec toute la curieuse sollicitude de la vieillesse, des circonstances qui avaient pu amener l’étranger dans la rue, à une heure à laquelle aucun être humain ne pouvait raisonnablement s’y trouver. Si le cheval n’était que blessé, Loys son valet, irait le remettre sur pieds ; si le cavalier lui-même avait besoin de quelques soins, il n’avait qu’à demander ? “merci, ma bonne dame, mais mon cheval a été frappé à mort, et moi, en vérité je ne puis que bénir mon bon ange de m’avoir conduit dans cette maison.” En prononçant ces dernières paroles, l’inconnu regardait avec amour la jeune fille. Toute confuse, celle-ci n’osait plus, maintenant, s’éloigner du fauteuil qui lui avait servi de rempart, et semblait ne pas entendre l’ordre que lui avait donné sa tante d’appeler Loys. “Allons, allons, Laure, rassurez-vous,” dit Madame Guillemette ; “Dieu a entendu nos prières ; il a fait venir ce beau cavalier à la place de Satan, accordez-lui donc bon accueil.” Et prenant un sifflet d’argent, elle le serra des lèvres, et un son aigu se fit entendre. A cet appel répété plusieurs fois, un grand garçon parut. En apercevant l’étranger, il fit un geste d’effroi. “Madame,” dit-il en tremblant, “j’ai récité tous les

ave de mon chapelet devant l'image de notre Dame de la Garde, comme vous me l'aviez recommandé, dès le commencement de l'orage;" je vais le redire encore, ajouta-t-il, et il formula un exorcisme.—"Toi aussi, mon garçon, voyons, regarde-moi, est-ce que j'ai l'air du diable ?—attendez donc, mon gentilhomme, je vous reconnais, n'êtes-vous pas le poëte de Vaucluse, qui assis au bord du ruisseau, écrivez, écrivez toujours ! ah, Madame, si vous saviez !" et plaçant mystérieusement ses doigts sur sa bouche, et secouant la tête. Loys s'approcha de Madame Guillemette. "C'est un pauvre Italien qui a perdu l'esprit," lui dit-il. "Le jour où je vous ai accompagnée à l'office de Lisle, il était dans la chapelle, parlant et gesticulant tout seul. Les filles du village m'ont dit, que lorsqu'elles le rencontraient à la fontaine de Vaucluse, il en agissait toujours ainsi. Il me faisait peur tout à l'heure, maintenant, il ne me fait que pitié." Et le bon serviteur dressa une table, y plaça quelques mets, puis la serviette sur le bras, se disposa à servir d'échanson à l'étranger. Celui-ci ne prit place que lorsque les dames se furent assises. La conversation devint alors, comme elle ne pouvait manquer de l'être, entre gens de si bonne compagnie, pleine d'esprit et de sens. C'est étonnant, pensait Loys. Ces pauvres créatures ont des lueurs de raison, et souvent elles parlent mieux qu'un Evêque. Minuit sonnait à l'horloge de l'église voisine. Le vent avait cessé, et la pluie ne battait plus que par intervalles les vitres de la maison. Adieu, nobles dames, dit, en se levant, le cavalier; merci de votre hospitalité, je ne l'oublierai de ma vie.—Et il regardait tristement la porte, qui, tout à l'heure allait se refermer sur lui. Il y a bien loin d'ici à Avignon, dit tout haut Loys. —Vous n'avez pu penser, ajouta Madame Guillemette, que nous ayons voulu vous renvoyer à une heure aussi avancée de la nuit. Si vous n'êtes pas pressé de partir, Loys va vous conduire à votre appartement. Demain, il sera toujours temps de nous dire adieu. Et elle tendit la main à son hôte. Celui-ci la baisa respectueusement, et s'approchant de Laure ; voulez-vous

bien dit-il, m'accorder même faveur que votre tante? Comme la jeune fille, hésitait, Madame Guillemette prit la main de sa nièce, et la plaça elle-même sous les lèvres du courtois chevalier. Avouez, disait Loys, en conduisant l'étranger à la chambre où il devait passer la nuit, avouez que notre jeune maîtresse est bien noble et belle, et qu'il n'y a qu'un instant, vous aviez tout à fait oublié la Dame qui occupe si fort vos pensées, à la fontaine de Vaucluse.—Oh! soupira celui-ci, il n'y en a qu'une au monde, d'aussi pure, d'aussi céleste! —Bon, voilà la folie, se dit Loys, qui prend la place de la raison, allons dire un *pater* pour le repos de cette pauvre âme.

Le lendemain, Madame Guillemette de Ganselme et sa nièce recevaient les adieux de l'étranger. Tant qu'elle put suivre de l'œil les pas du cheval qui emportait le cavalier, Laure demeura sur le seuil de la maison. Qu'avez-vous donc à rêver ainsi ? lui demanda sa tante.—La gloire et vous, m'a-t-il dit, murmurait à voix basse, la jeune fille; et mon nom, vous le saurez bientôt.

Quinze années s'étaient écoulées, et l'étranger n'avait pas reparu. A l'instant où nous vous ramenons dans la grande rue de Villeneuve, quoique le ciel fût beau ce jour là, tous les visages étaient tristes. La maison de la dame de Ganselme avait un air de deuil qui présageait quelque sinistre événement.—Les grilles étaient fermées. Les fleurs qui paraient le balcon, avaient été enlevées, et la porte se voilait sous un drap funéraire. Bientôt des chants psalmodiés se firent entendre, et un prêtre vêtu d'une blanche étole, s'avança, portant un crucifix à la main. De jeunes filles le suivaient et répandaient, sur le chemin des lys brisés. Le cortége s'approchait, lorsqu'un cavalier parut à l'autre extrémité de la rue. Il pressa de l'éperon les flancs de son cheval, et l'arrêta tout court, devant la maison de la dame de Ganselme. Il sauta lestement à terre, monta les degrés, et allait faire retentir le marteau sur la plaque de cuivre, lorsque le prêtre l'arrêta. Que demandez-vous ? dit-il

à l'étranger.—Laure de Noves, répondit celui-ci, Paix aux morts! s'écria le prêtre; Laure de Noves est au ciel. Et la porte s'ouvrit, pour laisser passer un cercueil.—A cette vue, l'étranger déchira ses vêtements, mais apercevant la croix, signe révéré, qui brillait sur le drap mortuaire, il tomba à genoux, et se couvrant le visage de ses mains: Mon Dieu, dit-il, en pleurant, pardon de ma gloire, vous avez voulu m'humilier, que votre sainte volonté soit faite.

Le cortége funèbre avait conduit Laure de Noves au champ de repos. Les chants avaient cessé, les jeunes filles avaient jeté leurs dernières fleurs; deux hommes priaient encore sur la tombe. Pourquoi, sire chevalier, n'être pas revenu plus tôt, disait en sanglotant l'un d'eux; ma noble et jeune maîtresse ne serait pas morte! Madame Guillemette, que Dieu veuille avoir son âme! avait grande raison de dire qu'elle avait péché mortellement, en vous recevant chez elle, le jour du Vendredi Saint. Et maintenant continua Loys, voici un anneau que Mademoiselle de Noves m'a dit de vous remettre, si je vous revoyais un jour. Cette bague portait deux noms entrelacés: Laure et Pétrarque.

En 1829, je traversais la rue de Villeneuve, la maison de la dame de Ganselme était encore debout. Je voulus aller au cimetière, mais on me dit que les cendres de Mademoiselle de Noves avaient été transportées à l'ancien couvent des cordeliers d'Avignon. Ce ne fut que dans cette ville que je pus rendre un dernier hommage à cette belle Laure, si célèbre par la passion qu'elle inspira. Voici l'épitaphe que le Roi François I.er composa et fit graver sur son tombeau:—

"En petit lieu compris vous pouvez voir
Ce qui comprend beaucoup par renommée.
Plume, labeur, la langue et le devoir,
Furent vaincus par l'amant de l'aimée.
O gentille âme, étant tant estimée,
Qui te pourra louer, qu'en se taisant?
Car la parole est toujours réprimée,
Quand le sujet surmonte le disant."

Pétrarque n'avait vu cette beauté qu'une fois, à la chapelle de Lisle, et le soir du Vendredi Saint, à la maison de la rue de Villeneuve. Jamais, il n'obtint de Laure un entretien secret, et ce fut pour conserver en lui, comme une flamme sacrée, ce sentiment le plus pur qui s'adressa jamais au cœur le plus chaste d'une femme, que durant vingt-et-un ans, Pétrarque fit résonner sur les bords enchantés de Vaucluse, les accents d'une poësie dont cinq siècles n'ont pas encore altéré la fraîcheur.

C'est sur-tout, quand le trépas eut brisé toutes les affections mortelles de Laure, quand Pétrarque demeura seul, dépourvu, comme il le disait, de celle qui était son aurore, que sa poësie devint bien pure, bien éthérée. De Pétrarque, il reste encore au bord de la fontaine où il soupira et chanta, un Laurier que l'on visite, et qui perpétue dans cette riante contrée, le vivant souvenir du poëte de Vaucluse.

FLORA.

Depuis un mois, j'étais reçu dans le salon de Mrs. B.— à Edimbourg, et chaque jour, mes visites à son hôtel de Moray Place, se succédaient plus assidues. Cependant chez Mrs. B.— ni bals, ni concerts; les tables du *drawing room* n'étaient point chargées de ces mille passe temps, de ces riens fastueux, ancres de salut du désœuvrement et de l'ennui. J'étais certain d'avance, en tournant le bouton de la porte, que je verrais assises sur le sopha, deux graves figures de professeurs, discutant du *juste* et de *l'injuste*. Plus loin, l'éternelle Mrs. Sh.— allait m'exiler à l'extrémité du salon, racontant à deux amies, victimes dévouées, le *leading article* de l'*Evening Post*, et la chronique somnifère du *Chamber's Journal*. Enfin, montée sur un tabouret élevé, une *lady*, que l'on saluait du nom peu harmonieux de Miss Rébecca, devait, de toute nécessité, dépenser trois heures de la soirée, à faire pleurer l'orgue sur un psaume de David; heureux, quand je ne remplissais pas l'office de souffleur!—Rien de tout cela n'était guère propre, il faut l'avouer, à me faire trouver agréable le salon de Mrs. B.—, et néanmoins, à toutes les invitations qu'elle m'adressait, jamais je ne cherchais à opposer de *previous engagements*.* C'était avec bonheur que je me dirigeais vers Moray Place, crucifié sous le harnachement de ma livrée sévère d'*evening party*;† et cahoté dans une

* Invitations antérieures:—formule usitée de politesse négative.
† L'habillement de soirée est en Ecosse, noir de la tête aux pieds.



Flora.

London.

chaise à porteurs, j'avais soin d'arriver toujours le premier, c'est-à-dire, un peu avant huit heures. Vous aimez donc bien à vous ennuyer, me disait, en me tendant une main élégante, Mrs. B.— Voilà, notre ami, criaient joyeusement quatre petites filles, dont la plus âgée n'avait pas huit ans ;—vite, Monsieur, faites-nous jouer à *Pigeon vole*, avant que les gammes de Miss Rébecca ne nous renvoient à la *nursery*."* Et l'on prenait mon chapeau dont on coiffait le buste de Lord Byron, et l'on venait se poser sur mes genoux. *Pigeon volait* aux rires bruyants de mesdemoiselles Charlotte, Hannah, Elizabeth, car déjà, Miss Lucy, la plus jeune d'entr'elles, avait emporté une *maison* au bout de son petit doigt. Mais neuf heures sonnaient, heure néfaste qui amenait Miss Rébecca et ses psaumes, Mrs. Sh.—, et ses articles de journaux, Messrs. H.— et C.—, et leurs thèses philosophiques. Force était à *pigeon vole*, d'aller se continuer à la *nursery*, au grand regret de son président. Elles étaient si roses, si fraîches, ces jeunes enfants qui folâtraient autour de moi ! il y avait dans leurs yeux limpides tant de vérité, dans tous leurs mouvements tant de naïf abandon, et il fallait les perdre, pour subir Mrs. Sh.— et Miss Rébecca ! Il est vrai, que comme une gracieuse apparition, se glissait de temps à autre, près de moi, la blanche figure de Mrs. B.— que je n'osais regarder fixement, tant il y avait de tristesse sur ce front jeune encore, tant je craignais de rencontrer une larme dans ces yeux expressifs ! !

Un samedi, la soirée fut pour moi, toute de fête, car Mrs. Sh.— avait eu le bon esprit de rester chez elle, confinée avec les vingt-quatre colonnes du *Times*, et Miss Rébecca avait tellement martelé les touches de l'orgue, de ses doigts longs et maigres, que les tuyaux n'avaient plus le moindre souffle. Les jeunes enfants s'établirent donc pour toute la soirée dans le salon ; nous fîmes si bien, la bande joyeuse et moi, que les

* *Nursery :* Chambre des petits enfants.

deux professeurs, forcés dans leurs retranchements par notre vacarme, prirent la résolution désespérée de s'en aller avant le thé, et que Miss Rébecca demanda son *hackney coach*,* quand Mrs. B.— lui offrit un *toast*. Je restais donc seul avec la famille, et le plaisir que j'éprouvais, était partagé par les petites filles, qui, toutes, parlaient et chantaient à la fois Enfin, le calme se rétablit un peu, lorsqu'à chacune d'elles la Maman eut versé une tasse de thé. Pendant que Mrs. B.— s'occupait à étager sur une assiette des tartines beurrées, et à les partager entre ses enfants, je m'enhardis à considérer ses traits avec attention. L'expression du malheur écrit sur cette noble figure, était si déchirante, que je détournai les yeux. Malheureuse ! Mrs. B.— et pourquoi ? sa jeune famille était riche de vie et de santé ; ce qu'on m'avait raconté de Mr. B.—, major d'un régiment, en garnison à Québec, ne pouvait que faire trouver à sa femme, son absence légère ; comment donc la douleur était-elle venue se placer sur ce doux visage, dans toute son affligeante vérité ?—Un mot de la petite Lucy allait me l'apprendre. — Chère Maman, dit-elle, tout à coup, avec l'étourderie qui va si bien à cet âge : vous nous avez promis de nous conduire à la chaumière de Doddington lorsque les roses du bengale fleuriraient, et ce matin, notre gouvernante en a cueilli une dans *Queen's Garden*. A ces mots, Mrs. B.— pâlit, elle voulut se lever, et retomba sur son siége :—De grâce, Madame, m'écriai-je, si vous ne craignez pas de m'accorder le titre d'ami que m'ont donné vos jeunes enfants, laissez couler vos larmes devant moi ?—oh ! que mes filles se retirent, murmura-t-elle ; leur vue me fait trop de mal, et elle couvrait de baisers convulsifs leurs blonds cheveux. Bon soir Maman cria en pleurant, la petite Lucy ; je ne veux plus aller à la chaumière de Doddington. La porte se referma sur les enfants. Mon jeune ami, me dit, Mrs. B—, car mon âge me permet de vous nommer ainsi, vous voulez

* Fiacre.

savoir la cause de mes larmes? vous avez vu mes filles, vous les avez aimées, mais si un mal terrible menaçait leurs têtes gracieuses, si l'une d'elles, que vous ne connaissez pas, car les Médecins exigent qu'elle reste éloignée, même de sa mère, si cet ange, qui trop tôt, hélas! doit retourner au ciel, souffrait en ce moment sur un lit de misère! comprendriez-vous toutes les douleurs de mon âme? Et la voix de Mrs. B.— s'éteignit dans les sanglots. Je n'ai plus de force que pour pleurer, ajouta-t-elle; lisez cette lettre; demain si vous voulez m'accompagner à Doddington, vous verrez ma bien aimée Flora! Voici ce que je lus—"*vous avez voulu savoir la vérité, madame, je vous la dirai, toute triste qu'elle soit: la santé de votre jeune Flora ne peut se rétablir que par une crise qu'il n'est plus permis d'attendre de la science; qu'on ne peut espérer que du ciel.*" Venait ensuite une consultation médicale, qui, à travers les termes scientifiques dont elle était surchargée, laissait entrevoir une horrible vérité; c'est que Flora était atteinte d'une maladie mortelle, d'une phtysie pulmonaire. Ah! je ne comprenais que trop, maintenant, le désespoir de la pauvre mère, ses larmes de crainte et de deuil, qui venaient se placer, entre la mort et son enfant! . . . "Ayez confiance en Dieu, madame!" m'écriai-je, et Mrs. B.—, se retira, en se couvrant le visage de son mouchoir.

Le lendemain, la voiture de Mrs. B.— nous menait à Doddington. L'aspect riant du pays que nous parcourions, les buissons d'aubépine, dont le feuillage commençait à s'épanouir sous les feux du soleil d'avril, les sites pittoresques qui fuyaient devant nous, rien ne pouvait arracher Mrs. B.— à une idée fixe: la maladie aurait-elle fait de nouveaux progrès, aurait-elle laissé des traces plus profondes sur le visage souffrant de sa fille?—Nous étions arrivés devant la chaumière, que l'on appelle *Rose's Cottage.* De chaque côté de la porte, tournoyaient en spirales, des touffes de roses du bengale, qui s'élevaient jusqu'aux croisées, et les couronnaient de leurs feuilles verdoyantes. Sur le toit, des pigeons battaient des ailes, et leur roucoule-

ment cadencé annonçait que la nature, se réveillant jeune et parée, secouait les neiges de l'hiver. Tout était jeunesse et bonheur autour de cette habitation. Sur le seuil, une femme dont les joues pleines et colorées, annonçaient la santé, faisait aller son rouet. De jeunes enfants jouaient à ses pieds. Dès qu'elle nous aperçut, elle courut à nous. Margaret, parlez-moi de Flora, demanda, avec inquiétude, Mrs. B.—Depuis ce matin, madame, elle habille une poupée pour Miss Lucy. La bonne jeune demoiselle, elle voudrait bien embrasser ses sœurs, elle n'ose vous le demander ! Mrs. B —, les yeux gonflés de pleurs, entra dans la cabane, et me fit signe de la suivre. Flora dort peut-être, dit-elle, en frappant doucement à la porte d'une chambre, à laquelle elle était arrivée par un escalier peu élevé.—Entrez, fit une voix d'une douceur argentine. Mrs. B.— se jeta dans les bras de sa fille : ma Mère ! s'écria celle-ci avec un accent passionné, ma Mère ! ! Et elle chercha à dégager sa tête, des coussins sur lesquels elle s'affaissait, et de ses bras caressants, elle serrait Mrs. B— contre son cœur. Deux jours que je ne vous ai vue ! et mes sœurs sont-elles toujours jolies et bonnes ; aiment-elles bien leur French Gentleman ? mon Dieu ! ajouta-t-elle, en essayant un sourire ; quand donc pourrai-je, moi aussi, apprendre ce joli jeu de *pigeon vole ?*—ma bonne Flora, donnez-moi dix baisers de plus, car je vous amène l'ami de vos sœurs—montez, me cria Mrs. B.— Je franchis les degrés, et avançai dans la chambre, mais quand je vis le pâle visage de la jeune fille, sublime par le combat de la maladie et de la jeunesse, qui se gravait dans chacun de ses traits, je restai immobile. Les yeux noirs de Flora brillaient d'un éclat que tempérait à peine l'ombre des longs cils qui descendaient de ses paupières. Un vif incarnat rougissait les pommettes de ses joues décolorées, ses lèvres flétries s'entr'ouvraient, et laissaient apercevoir des dents d'une blancheur éblouissante ; son corps gracieux et amaigri par la souffrance, s'inclinait avec élégance sur un divan. Quand elle me vit, elle

voulut se soulever pour me rendre mon salut; mais n'en ayant pas la force, à l'anglaise, me dit-elle, c'est plus commode, n'est-il pas vrai? et elle me tendit la main. Flora avait treize ans.—Ainsi que le disait sa mère, elle était l'ange de la famille, car sa beauté, malgré le mal qui la minait, était encore remarquable. Ses cheveux bruns se séparaient avec tant de naturel sur un front si pur! ses mouvements étaient si souples, si gracieux! Flora avait toute la naïveté d'un enfant, toute la pudeur d'une jeune fille!! C'est bien à vous, me dit-elle, en me jetant un doux regard, d'être venu visiter une pauvre malade. Oh! j'espère bien, que lorsque ma chaumière sera belle de toutes ses fleurs, Maman m'amènera mes jeunes amies, et que ce jour-là, nous ferons une partie qui restera dans les annales de Doddington. J'ai songé que nous pourrions jouer *Athalie.* Ma petite Lucy fera *Joas*, vous, le *grand prêtre*, moi je me réserve le rôle d'*Abner;* aussi, je me dispose le plus superbe casque en papier doré, qui ait jamais orné la tête d'un guerrier. Il faudra seulement, Monsieur, que vous fassiez une concession; c'est que *Joas* parlera anglais, et que si *Abner* fait des fautes de français, *Joad* ne lui rira pas au nez. J'aurais voulu me prêter à ces folles idées, mais les pleurs me venaient aux yeux, en voyant tant de fraîcheur de pensée dans un corps déjà usé par la maladie et si près de finir. Grave et sérieux comme un *Watchman*, dit Flora, ah! Monsieur, convenez-en, mes sœurs sont bien bonnes filles de vous trouver aimable. Je vois que j'ai eu une merveilleuse idée de vous revêtir de la robe d'un grand prêtre—ne parlez pas tant, ma Flora, dit Mrs. B.—, qui, à l'accent brisé que la voix de sa fille venait de prendre, était revenue à toutes ses déchirantes inquiétudes.—Ne pas parler, voilà ce que Mr. Thompson me recommande, ce que me répète Margaret, qui, depuis deux jours, fait la sourde avec moi; savez-vous, chère Maman, que ce n'est pas bien divertissant de n'avoir pour toute conversation que Miss Gazelle, ma levrette. Une toux violente et saccadée vint couvrir ces dernières

paroles. Allez chercher Margaret, me dit Mrs. B.— éperdue de douleur. Je descendis : ah ! me disait tout bas, la bonne femme, en mettant le pied sur les degrés ; vous êtes venu voir, pour la dernière fois, notre jeune maîtresse. Ce Mr. Thompson, que Dieu pardonne à son âme, la tue avec ses remèdes. Pendant que Mrs. B.— et Margaret donnaient leurs soins à la pauvre Flora, je gardai les enfants. Elle est bien malade, notre demoiselle, me dit le plus petit en prenant une figure grave ; bien malade ! Maman ne veut plus que nous allions jouer dans sa chambre, et ça nous fait de la peine, parce que nous nous amusions bien ; elle me donnait des figues, et mettait des papillottes à mes cheveux.—Et puis, elle m'apprenait à lire, ajouta le plus grand, avec un air de dignité. Pauvres enfants ! vous aussi, vous alliez perdre une sœur ! J'avais pris les deux petits garçons sur mes genoux, et tout entier à de tristes pensées, je n'en étais arraché que par une toux sèche et brisée qui retentissait à mon cœur. Enfin la crise cessa, la pauvre malade eut un peu de repos. Margaret vint recommander le plus grand silence. Chut, fit-elle, en mettant le doigt sur ses lèvres ; mademoiselle dort. Et se dressant sur la pointe de leurs pieds, les enfants retournèrent à leurs chaises, où ils s'assirent, droits et posés, sans oser se permettre le plus petit mouvement. Quelques heures après, la voix de Mrs. B.— m'appelait. Cette capricieuse enfant, me dit-elle, veut que nous dînions dans sa chambre. Une table fut aussitôt dressée par Margaret, tout près du divan où reposait Flora. Vous voyez que je vous gâte, fille chérie, mais à une condition, c'est que vous nous écouterez et que votre jolie bouche restera close.—Et Flora fit en souriant, un mouvement de tête affirmatif, puis, tout-à-coup, élevant ses mains en l'air, elle agita ses doigts avec une prestesse merveilleuse. Elle semblait nous faire entendre par là, que condamnée à être muette, elle allait parler un langage, qui privé de sons, n'en serait pas moins expressif.—En effet, commença la pantomime la plus animée, la plus heureuse de gestes gra-

cieux. A toutes nos paroles, Flora trouvait un signe de tête où de main à appliquer, c'était à peine, si elle nous laissait le temps de lui répondre. La nuit était venue. Il fallait que la jeune fille se reposât. Alors, se résignant, elle couvrit sa tête d'une blanche dentelle, et sous ce voile de nuit, son pâle visage s'enfuit comme une vision céleste. Bon soir, fit-elle, en souriant ; la parole m'est rendue en même temps que le sommeil.—Bon soir aussi, me dit Madame B.— ; je ne rentrerai que demain à Edimbourg, John vous attend avec la voiture, au *Hedge's Way*.

De retour à la ville, une lettre que je reçus, me força de me rendre immédiatement à Glasgow. Partir!—quand j'aurais voulu suivre, heure à heure, minute à minute, les progrès de la maladie de Flora. Arrivé à Glasgow, par une circonstance imprévue, il fallut m'embarquer pour Liverpool, où je fus retenu un mois entier, loin de tout ce qui occupait mon cœur. Enfin, j'étais revenu à Edimbourg.—Je courus à Moray Place ; les volets de la maison étaient fermés. Je frappai, et le marteau retomba trois fois sur la plaque de cuivre, sans que la porte s'ouvrît. Tourmenté d'inquiétude, je montai à cheval, et le pressant de l'éperon, je le lançai au galop sur la route de Doddington. Je distinguai bientôt le toit de mousse de la chaumière, mais à mesure que j'approchais, mon cœur battait avec violence, une sueur froide inondait mon front, j'avais peur, je voulais reculer. Mon cheval s'arrêta tout court, comme s'il eût compris ma pensée ; je sautai à terre.—La porte du parc qui précédait la chaumière, était ouverte. Quelques mots prononcés à demi-voix, sous un berceau de lilas, glissèrent à mon oreille. Je m'avançai....que devins-je, mon Dieu ! quand Flora, c'était bien elle, m'apparut, mais les lèvres vermeilles, les roses sur les joues. Notre ami !' s'écria-t-elle, en joignant les mains. Mrs. B.— suivie de ses enfants, accourut. Il ne manquait que vous à notre bonheur, me dit-elle, en pleurant de joie ; voyez ce que le ciel a fait ! Et de la main, elle me montrait la plus charmante jeune fille, qui la rougeur

au front, détournait ses beaux yeux. Moi aussi, je vous attendais, murmura-t-elle doucement; *Joad*, bénissez mes armes. En même temps, elle me présentait une branche de peuplier surmonté d'un fer de lance inoffensif de papier doré : " *Athalie*, *Athalie*," crièrent les petites filles, et s'unissant des mains, elles dansèrent autour de nous.

Je demeurai quinze jours à *Rose's Cottage*. *Athalie* eut un succès prodigieux.—*Abner*, surtout, fut accueilli avec transport par la famille. Mais les affaires de Mrs. B.— la rappelaient à Edimbourg.—Il lui fallait quitter la chaumière dont le séjour était devenu si cher à son cœur, car c'était là, qu'avait souffert sa fille; c'était là qu'elle était revenue à la vie par un miracle. Inspirée du ciel, la bonne Margaret avait cessé de donner à Flora, dans les derniers jours de sa maladie, les potions formulées par les médecins, et la nature, plus forte que la science, avait relevé la jeune fleur sur sa tige affaissée.

" Margaret," dit Flora, lorsque la voiture allait nous emmener à la ville, " cette chaumière, Maman me l'avait donnée, maintenant elle est à vous. Seulement, chaque année le jour anniversaire de ma délivrance, je viendrai vous demander l'hospitalité avec mes jeunes sœurs." L'excellente femme, ne put répondre, tant elle était émue, et ce fut en pleurant qu'elle baisa les mains de sa jeune maîtresse. " Non, non," s'écria la jeune fille, en l'entourant de ses bras, " ta place est sur mon cœur!"

Je suis bien sûr que Flora n'aura jamais oublié la promesse qu'elle a faite à Margaret.

FIN.

LONDRES, CHEZ FISHER, FILS, & C.ie

NEW WORKS, AND NEW EDITIONS,

PUBLISHED THIS DAY BY

FISHER, SON, & CO., LONDON & PARIS.

1.

FISHER'S DRAWING-ROOM SCRAP-BOOK for 1838; containing 36 highly-finished Engravings, illustrated with Poems by L. E. L. Handsomely bound, 21s.

The Publishers of this favourite Annual venture to hope that the present volume will be found more than usually attractive, in all respects; and they beg to call attention to its especial claims to public patronage:—

Its size,—Quarto.
The number of its Engravings,—36.
Its novel and unique style of Binding.
Its Literary matter,—Original Poems by L.E.L.

A few sets of the series from 1832 to 1837 may still be had, together or separately.

2.

Embellished with 16 Plates, engraved on steel in the best manner, elegantly bound in Morocco, price 15s.

THE CHRISTIAN KEEPSAKE for 1838; edited by the Rev. Wm. Ellis. This Annual is devoted to the advancement of Religion at home, and its extension abroad; and includes Original Contributions from distinguished Christian Writers, Travellers, and Missionaries, without reference to sect or party. From its commencement, the Work has been favoured with the liberal support of the members of all religious denominations.

3.

FISHER'S JUVENILE SCRAP-BOOK for 1838. By Agnes Strickland and Bernard Barton. Containing 16 Engravings. Price 8s.—forming an attractive and instructive volume for Family Presents and School Prizes.

"The literary department of the volume, which, in a publication destined expressly for youthful readers, is, after all, the most important portion of the work, has been prepared with the most careful attention to the great object of inculcating the precepts of virtue and religion, and of excluding from the pages of the Juvenile Scrap-Book every thing likely to produce a bias to levity, affectation, and false sentiment. The parties united in conducting this Annual are so deeply impressed with the responsibility attached to those who write for the young, that with them it is a matter of conscience to do every thing with a view to the mental improvement, as well as to the amusement, of their readers."

4.

FISHER'S ORIENTAL KEEPSAKE,—1838.

Second Series of 37 Views in Syria, the Holy Land, Asia Minor, &c. from Original Drawings on the spot by W. H. Bartlett. Quarto, handsomely bound, 21s.

5.

THE LANDSCAPE SOUVENIR,—1838.

Second Series of 45 Views of Cities and Scenery in Italy, Switzerland. and France; from Drawings by Prout and Harding; with Descriptions, in English and French, by Thos. Roscoe. Quarto, handsomely bd. 21s.

6.

FISHER'S WAVERLEY FORGET-ME-NOT.

First Series of Scotland and Scott Illustrated; from Original Landscape-Historical Drawings by J. M. W. Turner, R. A., &c., and additional Illustrations by George Cruikshank; with Descriptions of the Plates G. N. Wright, M. A. 46 Plates. Quarto, price 21s.

7.

GAGE D'AMITIE,—1838.

The Midland Counties' Tourist; uniform with, and forming the 4th and last volume of "The Northern Tourist" series. Seventy-three Views of Castles, Cities, Towns, Scenery, &c. in the Counties of Derby, Chester, Leicester, Lincoln, Nottingham, and Rutland. From Original Drawings on the spot by Thomas Allom. Quarto, 21s.—This work is uniform in size, &c. with "Fisher's Ireland Illustrated," "Fisher's Lancashire Illustrated," "Fisher's Devon and Cornwall Illustrated," "Fisher's Westmorland, Cumberland, Durham, and Northumberland, Illustrated," "Fisher's India, China, and the Shores of the Red Sea Illustrated," &c. &c.

"Here the master's pencil may be traced."—*Derby Reporter.*

"To admirers of the Fine Arts this work is a great acquisition."—*Leicester Journal.*

"The picturesque beauty of these illustrations cannot fail to command admiration."—*Nottingham Journal.*

8.

ILLUSTRATIONS OF BUNYAN'S PILGRIM'S PROGRESS. Fourteen highly-finished Engravings, from Drawings by Turner, Melville, and Derby. With Descriptions of the Plates by Bernard Barton, and a Life of Bunyan, by Josiah Conder. Tastefully bound and gilt, in one handsome volume, quarto, 10s.

"Strong as the word *exquisite* is, it is not too strong to use in the description of these Illustrations."—*Literary Gazette.*

"The Plates are beautifully executed, and described by Bernard Barton in a style worthy of the original work. It is delightful to see art enlisted in the servicc of true religion and virtue."—*Methodist Mag.*

9.

THE NORTHERN TOURIST, 3 vols.; each volume containing 73 Views of Lake and Mountain Scenery. &c. in Westmorland, Cumberland, Durham, and Northumberland; with Descriptions to each View, in English, French, or German. Each volume complete in itself.—Quarto, handsomely bound, 21s.

"Those who have not had the pleasure of beholding that glorious pageantry of creation which is the boast of our island, will here find a faithful copy of it, to delight them, and at the same time to stimulate their curiosity to see the originals; while to those who have been familiar with the reality of the Lakes, these Plates will prove a most grateful remembrancer."—*The Morning Herald.*

10.

CHESTER, DERBY, LEICESTER, LINCOLN, NOTTINGHAM, and RUTLAND ILLUSTRATED. From Original Drawings by Thomas Allom; with Descriptions by Messrs. NOBLE and ROSE. Containing 73 Views; handsomely bound, price 21s.

11.

DEVONSHIRE AND CORNWALL ILLUSTRATED; from Original Drawings, by Thomas Allom; with Descriptions. Containing upwards of One Hundred and Forty Engravings. Quarto, handsomely bound and gilt, £2. 2s.

"One of the most splendid topographical volumes we have ever seen."—*Literary Gazette.*

"A very valuable addition to the many works which enrich our libraries, illustrative of the beauties, natural and artificial, of Great Britain."—*Morning Herald.*

12.

IRELAND ILLUSTRATED; from original Drawings, by George Petrie, W. H. Bartlett, T. M. Baynes, &c.; with Descriptions. 1 Vol. Quarto, containing Eighty-one Engravings, handsomely bound in cloth, gilt edges, 21s.

13

LANCASHIRE ILLUSTRATED; from original Drawings, by Austin, &c.; with Descriptions. 1 Vol. Quarto, containing One Hundred and Twelve Engravings. Handsomely bound in cloth, gilt edges, £1. 11s. 6d.

14.

In two Quarto Vols. containing Sixty-four Engravings,
handsomely bound, £2. 2s.

VIEWS IN INDIA, CHINA, and on the Shores of the RED SEA. Drawn by Prout, Stanfield, Purser, Austin, Cattermole, Cox, Cotman, Copley Fielding, Boys, &c. &c., from Original Sketches by Captain Robert Elliot, R. N., and engraved by Finden, Goodall, Robert Wallis, Miller, Le Petit, Higham, Floyd, &c. &c., with Descriptions by Emma Roberts.

15.

THE EASTER GIFT, by L. E. L.: embellished with Fourteen Plates, from Paintings of sacred subjects, by Sir Thos. Lawrence, Carlo Dolci, Murillo, Rembrandt, &c. &c. Silk, 7s.

16.

HEATH'S GALLERY OF BRITISH ENGRAVINGS, 3 vols.; each volume containing 55 beautiful Plates, with Descriptions. Handsomely bound in cloth, gilt edges; price £3. 3s. Any volume may be had separately.

17.

TURNER'S RIVERS OF FRANCE; containing 60 Plates; with Descriptions in English and French. Half morocco, price 24s.

18.

THE NATIONAL PORTRAIT GALLERY; with Memoirs. 5 Volumes, Imperial Octavo, £1. 12s. each, neatly bound in cloth. Each volume (which may be taken separately) contains Thirty-six Portraits, engraved in the highest style, from Original Paintings, in the possession of her Majesty, the Nobility, Public Bodies, &c. &c.

"Few literary undertakings have ever established a better claim to public patronage than this. As an attendant upon the national history, it is inestimable. It gives to the perusal of our eventful annals an interest a hundred-fold greater than that which they possess without such an auxiliary."—*Morning Herald.*

"The collection will go down to posterity a monument of the mighty and diversified power of intellect which throbbed in Britain during our day. What a tumultuous flood of proud emotions sweep through the breast, as we turn from one illustrious effigy to the other! Finally, the work is as extraordinary in regard to cheapness, as to the elegance of its execution."—*Court Journal.*

19.

MEMOIR OF THE LATE ROWLAND HILL, M.A. By Wm. Jones, Author of "Testamentary Counsels;" and a Preface by the Rev. James Sherman, Mr. Hill's successor at Surrey Chapel.—Cloth, 8s.

"This is the third Memoir that has appeared of the excellent and eccentric Rowland Hill, and it is certainly written by an individual whose views far more nearly correspond with those of the subject of it than either of the former. It is recommended by the Rev. James Sherman, successor of Mr. Hill at Surrey Chapel, who says—'This third memoir, as far as I am capable of judging from fifteen years' acquaintance with the subject, contains a faithful and impartial portrait of his whole character a description of his real sentiments, from his own published works, and an account of the history, discipline, and institutions of Surrey Chapel, not to be found in the works referred to'—the other two memoirs."—*Leeds Mercury.*

"As thousands of professors in the different sections of the Christian Church will feel a strong inclination to obtain a somewhat minute acquaintance with the late Rowland Hill, we feel no hesitation whatever in directing their attention for this purpose to the memoir of Mr. Jones, (published by Fisher & Co.) in preference to any of its predecessors. We think no comparison can be instituted between them."—*Methodist New Connexion Mag.*

20.

MEMOIR OF THE LATE MRS. ELLIS, Wife of the Rev. W. Ellis, Missionary in the South Sea Islands, and Foreign Secretary of the London Missionary Society; by W. Ellis, cloth, 5s.

21.

MEMOIR OF THE LATE MRS. STALLYBRASS, Missionary to Siberia. By her Husband. With an Introduction by Dr. Joseph Fletcher, of Stepney; and a Sketch of her Character, by Mr. Swan. Uniform with the Life of the late Mrs. Ellis, cloth, price 5s.

22.

SECOND EDITION.

FAMILY PRAYERS FOR EVERY MORNING AND Evening throughout the Year, and additional Prayers for Special Occasions. By J. Morison, D.D. Recommended by the following Ministers: Henry Blunt, B. Boothroyd, J. Leifchild, James Sherman, Caleb Morris, Thomas Raffles, J. Pye Smith, R. Vaughan, and Ralph Wardlaw. Price, neatly bound, cloth, 21s., calf extra, 26s.

23.

CŒLEBS IN SEARCH OF A WIFE; forming Vol. 7 of Fisher's Cheap and Uniform Edition of HANNAH MORE'S WORKS, for which, in order to complete their sets, Subscribers are requested to apply to the party from whom they procured the first six volumes. Price 5s. cloth. Embellished with a beautifully-engraved Vignette Title.

24.

Fisher's New and Handsome Edition of

HANNAH MORE'S POPULAR WORKS; with Notes, and a Memoir of the Author. Complete in Seven Volumes, embellished with a Portrait, from the original Painting, in the possession of Sir Thomas Dyke Acland, Bart.—A View of Barley Wood—and highly-finished Vignette Titles to each Volume. The Seven Volumes, bound in cloth, price only 35s.

Contents of each Volume, which may be had separately, price 5s.

Vol. 1. Memoirs of the Author;—Author's Preface to her Works;—Stories for Persons in the Middle Ranks;—Tales for the Common People.

Vol. 2. Tales for the Common People, continued;—Thoughts on the Importance of the Manners of the Great;—An Estimate of the Religion of the Fashionable World.

Vol. 3. Strictures on the Modern System of Female Education.

Vol. 4. Hints towards forming the Character of a Young Princess.

Vol. 5. Tragedies and Poems.

Vol. 6. Poems—Sacred Dramas—Essays, &c.

Vol. 7. Cœlebs in Search of a Wife.

25.

A MEMOIR OF HANNAH MORE; embellished with a Portrait, and a View of her favourite Residence, Barley Wood. 18mo. Silk, 3s. 6d.—Cloth, 2s. 6d.

26.

A MEMOIR OF WILLIAM WILBERFORCE, ESQ. By the Rev. THOMAS PRICE. 18mo. Silk, 3s.—Cloth, 2s.

27.

MEMOIRS OF THE LIFE, WRITINGS, AND CHARACTER of the late JOHN MASON GOOD, M.D. By OLINTHUS GREGORY, LL.D. Cloth, 6s.

28.

EVIDENCES OF CHRISTIANITY; in their EXTERNAL DIVISION. By CHARLES P. M'ILVANE, D.D. Bishop of Ohio. Published under the superintendence of OLINTHUS GREGORY, LL.D. Cloth, 6s.

29.

LIVES OF EMINENT MISSIONARIES. By John Carne, Esq. 2 Vols. Cloth, 12s.

"Mr. Carne has recently published a Life of Eliot, &c., which shews so much of heart and good feeling, as well as of diligent research, that we are sure it will be very popular. We hope he means to give us a complete Missionary Plutarch."—*Quarterly Review.*

30.

LIVES OF EMINENT ROMAN CATHOLIC MISSIONARIES. By J. Carne, Esq. Cloth, 6s.

31.

MISSIONARY REMAINS; or Sketches of the Lives of Evarts, Cornelius, and Wisner, successively Secretaries of the American Board of Commissioners for Foreign Missions. With an Introduction by S. H. Cox, D. D. and Notes by the Rev. W. Ellis. Cloth, 2s.

32.

POLYNESIAN RESEARCHES, during a Residence of nearly Eight Years in the Society and Sandwich Islands. By William Ellis. Forming a complete History of the South Sea Islands. 4 Vols. Cloth, 24s.

"This is the most interesting work, in all its parts, we have ever perused."—*Quarterly Review.*

"They are replete with valuable and curious matter, descriptive of the South Sea Islands, and their inhabitants."—*Literary Gazette.*

33.

STEWART'S VISIT TO THE SOUTH SEAS; including Notices of Brazil, Peru, Manilla, Cape of Good Hope, and St. Helena. Edited by William Ellis. Cloth, 6s.

34.

WILBERFORCE'S PRACTICAL VIEW OF CHRISTIANITY; with a Memoir, by the Rev. Thomas Price. Large type, 18mo. Silk, 4s. 6d.—Cloth, 3s. *(Fishers' Edition.)*

35.

TROLLOPE'S (Rev. W.) IMPROVED WALKER'S KEY to the Classical Pronunciation of Greek, Latin, and Scripture Proper Names. A new and improved edition, particularly adapted for School-masters, Students, &c. 8vo. price 4s. uniform with Fisher's improved edition of WALKER'S PRONOUNCING DICTIONARY.

"Mr. Trollope's Notes and Explanations make this useful book still more useful and generally acceptable, both to schools and families whose education has not been classical."—*British Magazine.*

"This is a work of great acknowledged utility, not only to students, but to all heads of families who are accustomed to read the Scriptures at domestic worship; and especially to those whose office it is to read the Scriptures in public congregations, and to deliver discourses founded upon them. It is greatly improved by the learned Editor, and may be safely and strongly recommended to general attention."—*Methodist Magazine.*

Works for Young People.

50.

HEWLETT'S SCRIPTURE HISTORY FOR YOUTH; embellished with upwards of 130 Plates. 2 vols, handsomely bound in embossed roan, gilt edges, 18s.

" Quite a treasure for any deserving child, from six years of age to the time of teens."—*Literary Gazette.*

" A more useful or more pleasing present can scarcely be made to a young person than these interesting volumes. Their plan is novel, and its execution highly creditable to the author. Neither would we confine their utility to juvenile life; more advanced years may read and receive instruction, and adult piety may be improved by the instructions they give, and the meditations they suggest."—*York Courant.*

51.

HEWLETT'S SCRIPTURE, NATURAL HISTORY FOR YOUTH; illustrated by 80 Engravings. 2 Vols. handsomely bound in embossed roan, gilt edges, 12s.—with coloured plates, 15s.

" The plan and execution of this work are both highly creditable to the piety talents, research, and taste of the esteemed author: the Engravings are very pleasing illustrations; they are taken from the best existing models. The Maps appear to be very accurate. We think that such a book as this is greatly fitted to endear the Scriptures to the rising generation, and to render the perusal of them at once delightful and profitable."—*Evangelical Mag.*

52.

ROSE'S ROMAN HISTORY FOR YOUTH, with 76 Engravings, price 6s.

" This is a very concise and clever little epitome of Roman History, and excellently suited to the capacity of readers from six to twelve years of age. The pictures are quite the thing; and the separation of the notices of other objects at different periods from the historical narrative is very judicious."—*Literary Gazette.*

53.

THE BRIDE'S BOOK; a Code of Morals and Conduct; selected from Works of eminent Writers, for the use of Young Married Women. By Mrs. H. C. CADDICK. 32mo. bound in silk, 2s. 6d.

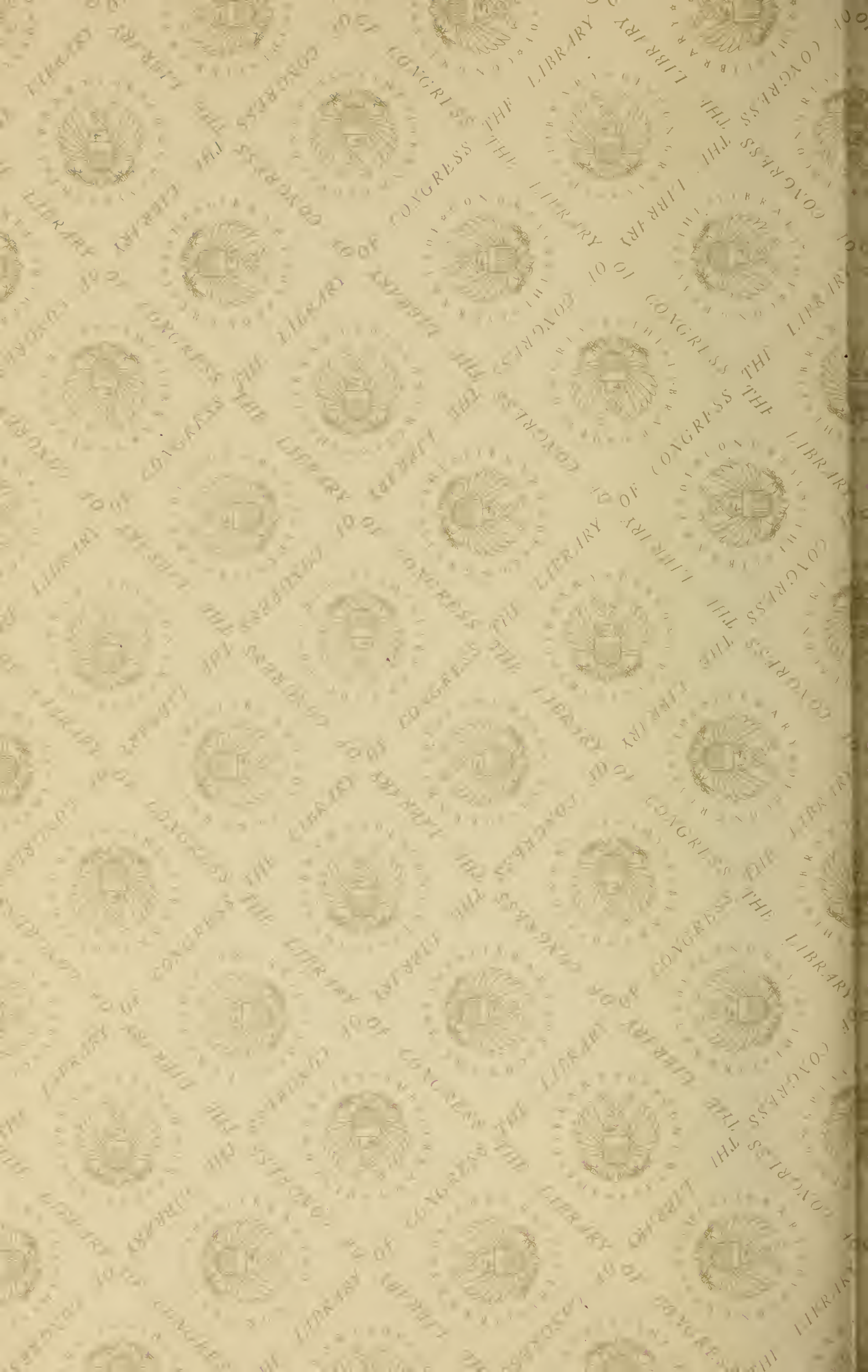
54.

HINTS TO PARENTS ON THE RELIGIOUS EDUCATION OF THEIR CHILDREN. By Gardiner Spring, D.D. Pastor of the Brick Presbyterian Church, with a Frontispiece; 2s.

55.

PARENTAL PRESENT OF PRETTY STORIES; or Evening Amusement for Good Children. By Miss A. L. M. Hitchen. With two Plates, neatly bound in cloth, 2s.

79


THE LIBRARY OF CONGRESS



